

Académie royale
des
Sciences coloniales

CLASSE DES SCIENCES MORALES
ET POLITIQUES

Mémoires in-8°. Nouvelle série.
Tome IX, fasc. 1. (Ethnographie).

Koninklijke Academie
voor
Koloniale Wetenschappen

KLASSE DER MORELE EN
POLITIEKE WETENSCHAPPEN

Verhandelingen in-8°. Nieuwe reeks.
Boek IX, aflev. 1. (Etnografie).

Les danses rituelles mungonge et kela des ba-Pende (Congo belge)

PAR LE

R. P. L. DE SOUSBERGHE

CHARGÉ DE MISSION DE L'I.R.S.A.C. CHEZ LES BA-PENDE
(1951-1953)



Avenue Marnix, 25
BRUXELLES

1956

Marnixlaan, 25
BRUSSEL

PRIX : F 140
PRIJS: F 140

Les danses rituelles mungonge et kela des ba-Pende (Congo belge)

PAR LE

R. P. L. DE SOUSBERGHE

CHARGÉ DE MISSION DE L'I.R.S.A.C. CHEZ LES BA-PENDE
(1951-1953)

Mémoire présenté à la séance du 21 novembre 1955.
Rapporteurs : MM. A. ENGELS et N. DE CLEENE.

Les danses rituelles mungonge et kela des ba-Pende (Congo belge) (¹)

I. Généralités : caractères, extension, origine du *mungonge* et du *kela*.

§ 1. CARACTÈRES.

Mungonge (²) et *kela* se présentent à première vue, chez les Pende, comme des épreuves auxquelles ils se soumettent librement après le rite obligatoire de la circoncision ou *mukanda*.

Par ces épreuves ultérieures, ils accèdent à des grades

(¹) Nous devons à l'I. R. S. A. C. une mission de deux ans (1951-1953) chez les Pende qui nous a permis de recueillir les éléments de la présente étude.

(²) Les Pende et les Lunda voisins disent toujours *mungonge*. Le P. Y. STRUYF, dans son étude : *Kahemba* (Zaïre, avril 1948, p. 386), parle du *mungongo* des Lunda, Tshokwe, Shinji, Tuluena de la région.

M. le commissaire CORDEMANS, dans une étude manuscrite aux archives de Kikwit intitulée : *Notes ethnographiques sur les indigènes habitant la région de Kulindji, chefferie indigène des Nzoju (Terr. de Kahemba)*, décrit « le *mungongi* ou *mungongo* » de la région, ce qui laisse supposer que les deux appellations sont courantes.

Le R. P. M. PLANQUAERT, *Les sociétés secrètes chez les Bayaka* (Louvain, 1930, *Bibliothèque Congo*, vol. XXXI, p. 14), décrit le *ngongi* des Bayaka : « Parmi les dénominations diverses appliquées à cette institution, nous trouvons comme la plus fréquente et à la fois la plus répandue, celle de *ngongi*, substantif de la seconde classe dont le pluriel en *zi* n'est guère usité. Parfois, dans des chants très anciens, il appartient à la cinquième classe en *ki* ».

VAN DE VENNE, *Organisation judiciaire des Bayaka* (*Bull. Jur. ind.*, 1935, p. 130) parle du *ngongi* des Bayaka, Bambala, Basuku.

Le dictionnaire kikongo-français de LAMAN, au mot « *ngongo* : sorte de danse (My = Mayombe) », ce qui laisse supposer que le *mungonge* s'étendrait peut-être jusque là.

Notons que Henrique DIAS DE CARVALHO, *Etnografia e historia tradicional dos povos da Lunda*, parle de rites appelés *cata mugonge* pour les hommes, *cata quiwila* pour les femmes. Pende et Lunda voisins disent toujours *khiwila* ou *ghiwila* pour désigner la danse des femmes correspondant au *mungonge*.

d'initiation de plus en plus élevés, deviennent membres de sociétés d'initiés assurant à leurs membres prestige, influence et priviléges.

Les trois épreuves sont donc hiérarchisées chez les Pende⁽¹⁾ : on ne peut passer par la mort du *mungonge* et devenir un *mufwa mungonge*, « mort au *mungonge* », que si on a déjà passé auparavant par la mort de la circoncision et que l'on est *mufwa mukanda*, « mort à la circoncision ».

On ne peut, de même, se présenter à l'épreuve du *kela* et devenir *mufwa kela* que si on est déjà *mufwa mungonge*.

Comme la *mukanda*, circoncision, le *mungonge* est l'occasion du choix d'un nouveau nom. Mais ce dernier restera secret, employé seulement entre initiés dans leurs réunions et ne supplantera pas publiquement l'ancien.

La plupart des Pende⁽²⁾ se soumettent à l'épreuve du *mungonge*. Un nombre restreint seulement se risque à affronter l'épreuve beaucoup plus sévère du *kela*. La cérémonie du *mungonge* est donc beaucoup plus fréquente ; elle est d'ailleurs plus spectaculaire ; elle est même devenue, avec la danse des masques appelés *mbuya*, un des spectacles régulièrement offerts au visiteur blanc. Il n'est guère d'Européen ayant passé en touriste ou résidé quelque temps chez les Pende qui n'en ait été témoin. Il en existe plusieurs enregistrements sur magnétophone⁽³⁾. La cérémonie principale, la danse nocturne, a été dansée de jour à deux occasions pour permettre à MM. André SCOHY et André CAUVIN de la filmer⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ Au contraire de ce qui se passe chez les Bayaka. Cf. PLANCHAERT, *op. cit.*, p. 29 : « Le fait des admissions précoces, plus fréquentes ici qu'à la *mukanda*, explique pourquoi, dans certaines régions, on y puisse accepter des incirconcis et comment il n'existe pas, entre ces deux institutions, une subordination régulière ».

⁽²⁾ Il s'agit des non-chrétiens. Le *mungonge* est interdit aux chrétiens, aussi bien par les missions protestantes que catholiques.

⁽³⁾ Dernièrement encore par M. Jean-Noël MAQUET.

⁽⁴⁾ M. A. SCOHY en a publié trois photos dans son livre *Étapes au soleil* ;

Le *mungonge* nous reste malgré tout aussi inconnu et mystérieux que le *kela* qui n'a été montré qu'à un très petit nombre d'Européens.

Comme la circoncision, *mungonge* et *kela* sont des rites *hamba*, c'est-à-dire mettant en rapport avec les forces de l'au-delà, avec le monde des ancêtres⁽¹⁾. Les rites *hamba* font même sortir et apparaître les ancêtres. A la circoncision, ceux-ci apparaissent masqués : ce sont les *minganji*, masques au visage recouvert d'un tissu de raphia comme le reste du corps, avec une fente ou une ouverture tubulaire pour les yeux⁽²⁾ ; les autres masques, au visage de bois sculpté, auxquels les Pende réservent généralement le nom de *mbuya*, paraissent et dansent au village après la circoncision, comme d'ailleurs à d'autres occasions, et représentent des types humains du village. Ils n'ont pas le corps couvert d'un filet de raphia, mais d'herbes de feuillage ou d'étoffe.

(Bruxelles, 1952). Nous les reproduisons ici avec des légendes précises. M. ANDRÉ CAUVIN en a inséré quelques courts métrages dans son film *Bongolo*. Nous tenons à remercier M. ANDRÉ CAUVIN pour les beaux documents photographiques qu'il nous a permis d'utiliser ici.

(¹) Le R. P. J. DELAERE, Nzambi-Maweze, quelques notes sur la croyance des Bapende en l'Être suprême (*Anthropos*, t. XXXVII/XL, 1942-45, p. 625), définit ainsi le *hamba* : « Dans un sens large, et sans prétendre énoncer une définition rigoureuse, on pourrait dire que le *hamba* est un objet ou groupe d'objets légués par les aïeux, conservés ou imités par le descendant officiel de ces aïeux, par lesquels les indigènes entrent en communication avec les esprits tutélaires et se les rendent favorables. Par extension, sont appelés également *mahamba* les rites et les initiations qui, de même, auraient été légués par les aïeux pour le bien du clan ».

(²) Parmi les *minganji*, seul le masque ou disque solaire *gitenga* a une grande face circulaire habituellement en vannerie (palmier rotin ou écorce de palmier raphia) ; nous avons vu quelques exemplaires à disque en bois, en ce cas de diamètre réduit. Le disque pourvu d'yeux tubulaires est généralement entouré de plumes ou prolongé en arrière, au-dessus de la tête, d'une coiffe de plumes. M. A. SCOHY reproduit (*op. cit.*, p. 170) un exemplaire avec figure dessinée sur le disque. Ceci est exceptionnel et représente, croyons-nous, une fantaisie de sculpteur. Le masque *gisola* a normalement le visage de raphia prolongé d'une épaisse tresse de raphia dressée verticalement sur la tête. Des indigènes nous dirent qu'il en existait des exemplaires entièrement en bois, bois évidé entourant la tête. Nous n'avons jamais pu voir d'exemplaire de ce masque, sous aucune de ses formes, quoiqu'ayant assisté à des danses où avaient été convoqués les masques de plusieurs chefferies et même plusieurs secteurs. Il doit avoir disparu, ou être en voie de disparition.

Les Pende disent : *Hamba dia mukanda diazola Gisola, Gangole, Gitenga, Gakondo, Gasigi a mukogo (Gapopo), Gikuku*, « le *hamba* de la circoncision fait sortir les masques *Gisola*, *Gangole*, *Gitenga*, *Gakondo*, *Gasigi a mukogo* (appelé aussi *Gapopo*), *Gikuku* », tous masques de la première catégorie, sans visage sculpté ; seuls ces masques sont appelés ou interpellés, par les candidats à la circoncision ou par d'autres assistants, par le nom de *khaga*, « grand-père, ancêtre » ; les autres masques, *mbuya*, à visage sculpté, sont appelés ou interpellés chacun par leur nom par les assistants hommes (les femmes n'assistent que de loin et en silence aux danses de masques).

Le *mungonge* provoque également la manifestation des ancêtres, *vumbi* ; ceux-ci se font entendre au loin par de longs cris plaintifs, puis apparaissent sous forme de danseurs nus, non masqués, bariolés de kaolin, la tête couverte de coiffes de branches entrelacées.

Le *mungonge* est donc un rite visant à établir des rapports étroits avec les morts. Alors qu'il a avant tout, chez les Pende, le caractère d'un rite d'initiation, chez les Lunda, il est principalement un rite et une danse de funérailles.

Nous pouvons même dire qu'il n'est, chez les Lunda, qu'une de leurs danses funéraires ; celles-ci n'ont pas d'équivalent chez les Pende auxquels nous ne connaissons aucune danse funéraire.

La danse funéraire courante des Lunda est le *muniem'* ou *munieme* ⁽¹⁾. Quand le défunt est un initié du *mun-*

⁽¹⁾ C'est le *munemu* des Tshokwe de la région de Kahemba. Cf. Y. STRUYF, L'Être suprême chez les Tutshokwe (*Congo*, avril 1939, p. 365). L'auteur nous dit (*loc. cit.*, note 6) : « Ce sont les *tudiangu* (initiés au *mungonge*) et les *tuniamunamu* (femmes initiées au *tshiwila*) qui arrangeant les cadavres, étirent leurs membres, les lavent et les lient dans les nattes. Les *tudiangu* creusent la fosse et enterrent le mort ». *Ibid.*, note 8 : « Le *munemu* est la danse des morts. Ce sont les *tudiangu* qui l'exécutent ». Les initiés au *mungonge* ont donc le monopole des rites de funérailles. Dans un article ultérieur du même auteur : Kahemba, envahisseurs Badjoks et conquérants Lunda (*Zaïre*, avril 1948, p. 387), il est appelé *munema*. Il s'agit probablement ici d'une faute d'impression.

gonge, la danse *muniem'* est suivie de la danse *mungonge* ; mais les exécutants de l'une et l'autre danse sont exclusivement des initiés du *mungonge* ; celui-ci forme donc chez les Lunda une société se réservant certain rituel et certains honneurs spéciaux à donner aux morts.

Aussi le *mungonge* Pende a-t-il un caractère tout différent du *mungonge* Lunda ; ceci est manifeste au point de vue musical : alors que la musique du premier est vigoureuse, pleine d'entrain, endiablée, la musique du *mungonge* Lunda est lente et plaintive ; c'est celle d'une mélopée funèbre.

Chez les Bayaka, nous dit le P. M. PLANCQUAERT (¹), le *mungonge* est célébré surtout pour obtenir le succès des chasses collectives et se rendre favorables les mânes possesseurs du gibier. Ceci correspond bien à la légende d'origine du *mungonge*, encore courante chez les Lunda et les Pende, d'après laquelle le *mungonge* aurait pris naissance en temps de famine dans le but de procurer une nourriture abondante. Actuellement, il ne semble pas cependant avoir d'importance spéciale dans les activités de chasse des Lunda et des Pende qui ont recours, dans ce domaine, à d'autres fétiches. Un des buts du *mungonge* est néanmoins d'assurer des festins à ses membres ; ce but est atteint en imposant aux candidats et non-initiés de fortes contributions et amendes.

Un ancien administrateur des Pende, F. VAN DE GINSTE, note (²) :

« Souvent il arrive qu'un homme voit ses chasses rester infructueuses. Il consulte le *nganga ngombo* (devin) et ce dernier lui conseille souvent d'entrer dans le *mungonge* afin de rendre favorables les mânes des ancêtres et ainsi de se procurer des chasses fructueuses. Le *mungonge* est ainsi une société plus ou moins secrète d'individus qui rendent un culte plus évident aux mânes des ancêtres ».

Si bien des Pende deviennent ainsi membres du

(¹) *Op. cit.*, p. 21 et 25.

(²) Cahier manuscrit intitulé « *Bapende* », aux archives de Feshi.

mungonge pour assurer le succès de leurs chasses individuelles, on n'a pas noté chez les Pende de *mungonge* célébré pour assurer le succès de la chasse collective (¹).

§ 2. EXTENSION.

Le *mungonge* est non seulement plus fréquent, il est aussi beaucoup plus répandu, couvre une zone de dispersion beaucoup plus vaste que le *kela*.

En dehors des Pende, où nous l'avons trouvé, nous ne connaissons qu'une mention de son existence. Elle est faite par M. le commissaire CORDEMANS dans une importante étude manuscrite (aux archives de Kikwit) intitulée : *Notes ethnographiques sur les indigènes habitant la région de Kulindji, chefferie indigène des Nzofu*. Nous y trouvons une description du *mungongi* de la population Lunda-Tshokwe de la région et de son équivalent pour les femmes, *tshiwila*, et aussi le renseignement suivant :

« Une forme plus sauvage du *mungongi* serait le *mukela dia kashi*. On en connaît le nom, mais on ne peut ou ne veut pas m'en donner la description ».

L'absence de mention de *kela* tient sans doute, en partie, à ce qu'il est plus secret, mais aussi à ce qu'il s'est moins répandu que le *mungonge*.

Celui-ci est signalé dans la plupart des peuplades ayant fait partie de l'empire Lunda ou tombées sous son influence : Tshokwe, Tuminungu, Sonde, Pende, Kwese, Shinji, Lwena, Bayaka. Il semble, par endroits, avoir largement débordé des limites de cet empire. Le R. P. M. PLANCQUAERT, qui l'a décrit chez les Bayaka (²), nous donne les limites de son extension vers le Nord et

(¹) Celle-ci était d'ailleurs interdite dans leurs territoires de la province de Léopoldville à notre arrivée.

(²) *Op. cit.*, p. 17 et 18 et carte du même ouvrage.

Nord-Ouest ; il y atteint, comme chez les Pende, le 5^e parallèle et s'arrête à la rivière Lumene, se pratiquant chez les Balula, Basuku, Batsamba et certains Bambala.

Nous ignorons les limites exactes de son aire de dispersion, certainement très vaste en Angola, car il y est répandu chez les Lunda, Tshokwe, Tuminungu, Lwena, et, à ce que nous dit M. R. VERLY, chez certains Ovimbundu. Nous le voyons s'étendre, au Congo belge, de la Lumene et du Kwango jusqu'à la Loange, en territoire Pende ; au-delà du Kasai, parmi les populations Lunda-Tshokwe situées plus au Sud, jusqu'au Zambèze, en Rhodésie du Nord, où il est signalé chez les Lwena et Lunda par C. M. N. WHITE (¹).

Mungonge et *kela* sont, d'après toutes les traditions, d'origine Lunda ; mais le *kela* abandonné depuis longtemps par les Lunda ne s'est pas répandu aussi largement dans les populations tributaires. Les Lunda du Mwata Kombana qui disent avoir abandonné le *kela* après quelques essais au pays de Kola, leur pays d'origine, auraient conservé le souvenir d'une épreuve d'un degré supérieur, appelée *tshianganga tshiambanji*, également abandonnée depuis longtemps.

Chez les Pende, le *mungonge* est toujours accompagné de *kela* ; tous deux sont inconnus chez les Pende du Kasai qui disent s'être toujours refusés à cet emprunt fait aux Lunda par leurs frères d'autre-Loange. Il est actuellement répandu chez tous les autres Pende.

Il n'y a guère de données traditionnelles sur lesquelles nous puissions baser une estimation de l'ancienneté de cet emprunt. Les documents d'archive laissés par les différents administrateurs sont assez contradictoires ; certains laisseraient croire qu'il s'agit d'un emprunt assez récent.

(¹) C. M. N. WHITE, A Lwena-English Vocabulary (Balovale, Northern Rhodesia, 1944). Au mot *mungongi* : an initiation rite ; au mot *mbongo* (échassier) : a performer on stilts at *mungongi*. Dictionnaire Lovale-Lunda manuscrit du même auteur où sont donnés les mêmes mots.

F. VAN DE GINSTE écrit :

« Les Bapende n'ont pas toujours connu le *mungonge*. Ils disent que cette institution est née chez les Bayaka-Balunda. De là elle serait devenue générale chez les Lunda et finalement serait venue dans le territoire des Bapende, d'abord dans la région de Kandale et de la Lutshima, et en dernier lieu dans la région de Kilembe. Certaines traditions disent que le *mungonge* vient directement des Lunda et que le fondateur serait Kianza Kola qui aurait institué cette secte près de la rivière Kitabi ».

Une note de l'agent territorial VAN NEER (¹) déclare :

« Le *mungonge* existait dans toute la région sud du territoire des Bapende avant l'arrivée des Blancs. La secte du *mungonge* s'arrête totalement au parallèle du poste de Kilembe et jusqu'à ce jour, aucune chefferie ni village au nord du poste de Kilembe ne fait partie de la secte du *mungonge*. Elle est inconnue chez les Bambunda ».

Une note, à peine postérieure, de l'agent territorial O. MANY, qui succède au précédent à Kilembe, déclare (²) :

« D'après mes renseignements, la secte du *mungonge* ne se limite pas, comme le dit M. VAN NEER, dans son étude, au parallèle du poste de Kilembe. Cette secte est répandue depuis longtemps dans toutes les chefferies Bapende et tous les chefs en font partie ».

Au témoignage de M. l'abbé Bartolomé SHETA, *muPende* de la région, le *mungonge* serait d'introduction récente dans les chefferies au nord de Kilembe. Il se serait introduit dans la plupart d'entre elles vers les années 1935-1936, et plus au Nord, en territoire d'Idiofa (au nord du lac Matshi) vers 1937. Ceci s'explique en un sens par le fait que ces chefferies étaient jadis à minorité Pende. Ce n'est que récemment que les Pende, grâce à leur énorme supériorité d'accroissement démographique, ont noyé les autres éléments, Ambunda et Bawongo de ces

(¹) Note du 20 avril 1938, archives Gungu, dossier Sefu.

(²) Note du 1^{er} sept. 1938, même dossier.

régions, et y forment la majorité de la population. Les années de guerre 1940 et suivantes ont vu l'interdiction du *mungonge* en territoire d'Idiofa, pour le motif, nous fut-il dit dans les milieux administratifs, qu'il diminuait le rendement des coupeurs de noix de palme (¹). Cette interdiction a été levée en 1951 ; le *mungonge* a aussitôt repris de plus belle en territoire d'Idiofa et y est maintenant généralisé dans les chefferies Pende.

Quelques données se dégagent clairement : le *mungonge* s'est propagé récemment parmi les Pende entre Kwilu-Loange, du Sud, à partir de chefferies des environs de Kandale, vers le Nord. Dans ces chefferies d'ailleurs fortement Lundaïsées d'où il s'est répandu, il représente une tradition depuis longtemps distincte des Lunda voisins qui n'ont jamais connu le *kela* dans leur habitat actuel et n'a pas été emprunté à leurs voisins actuels.

Le *mungonge* des Pende entre Kwilu-Lutshima que nous connaissons imparfaitement, n'y ayant jamais assisté, semble contenir bien des éléments différents, quoique la musique et bien des chants soient les mêmes. Peut-être vient-il des Bayaka de Kasongo-Lunda, leur suzerain ?

Le *kela* est certainement, comme le *mungonge*, un emprunt fait aux Lunda ; les traditions concordantes

(¹) La nuit de danse était suivie, en effet, d'un jour de repos, puis d'un jour de préparation du festin. Les jours suivants, les initiés sont instruits dans les symboles et langage secret, puis conduits en brousse et en forêt où on leur montre arbres et plantes avec leurs noms secrets de *mungonge*. Celui-ci entraînait ainsi un chômage de huit à quinze jours. Actuellement l'initiation se fait plus rapidement et sommairement.

Quand le *mungonge* est célébré comme rite de funérailles — ce qui est toujours le cas chez les Lunda, quelquefois aussi chez les Pende (quoique nous n'ayons jamais pu l'observer) —, à la mort d'un initié, il y a d'abord jour de repos de funérailles appelé *munango*, puis jour de consultation du devin, *guponga ngombo*, pour connaître la cause de la mort et fixer le jour du *mungonge*, généralement le lendemain ; on danse le *mungonge* et lors de l'appel des ancêtres, le défunt est appelé nommément. Ces funérailles causent aussi de très longs arrêts du travail. Dans les chants de *mungonge* Pende, celui-ci est souvent appelé *munango* ou *munangu*, *munemu* ou *mulemu*.

sur ce point des Lunda et Pende sont confirmées par le vocabulaire qui est Lunda. Mais, d'après les traditions toujours concordantes, le *kela* a été abandonné depuis très longtemps, après quelques essais seulement, dès son origine dans le pays de Kola (¹) par les Lunda qui y voyaient mourir tous leurs candidats. Les Pende se vantent d'avoir seuls un secret qui leur permet de surmonter, sans trop de danger, cette redoutable épreuve d'asphyxie. C'est encore vers les chefferies de la région de Kandale que l'administration dirige les visiteurs européens pour leur montrer un beau *mungonge*. Tous les enregistrements et les prises de vue ont été faits dans la chefferie Kahungu, un peu au nord de Kandale.

§ 3. LÉGENDES D'ORIGINE.

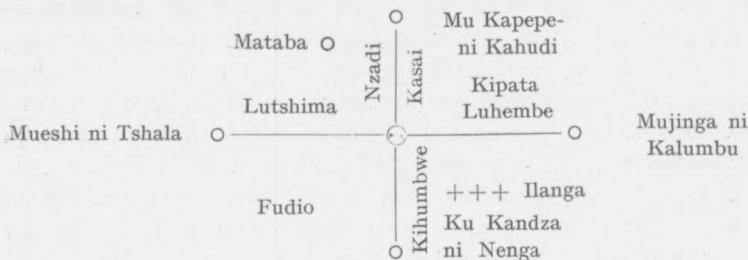
Ces légendes contiennent deux constantes : l'invention du *mungonge* par les femmes, en temps de famine pour se procurer de la nourriture ; ensuite les hommes ont volé ou pris aux femmes cette danse du *mungonge* leur cédant en échange leur propre danse, la *ghiwila* ou *tshiwila*.

Une femme aurait imaginé de se faire une coiffure des plumes des oiseaux tués par son mari et de parcourir les villages voisins ainsi costumée, obtenant des cadeaux de nourriture ; son mari, étonné de la voir revenir toujours si bien pourvue, aurait surpris son secret et se serait emparé de sa coiffure. La légende est racontée et commentée aux initiés avec un dessin, *khata*, toujours en forme de croix, dont les lignes transversales représentent deux rivières auprès desquelles le *mungonge*

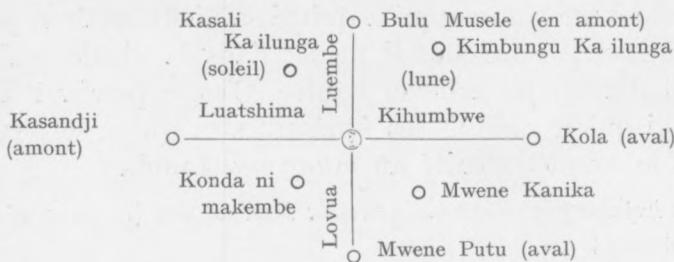
(¹) Quand on demande aux Pende où est le pays de Kola, ils indiquent le Sud, la direction de Tshikapa, « *nzila ia Tshikapa* », là où habite le Mwata-Yamvo, chef souverain des Lunda, tandis qu'à l'Ouest, vers l'océan, se trouve le pays de Loanda.

aurait pris naissance, presque toujours, la Luhembe et la Tshihumbwe ou Kihumbwe.

Voici un exemple de *khata* recueilli par M. le Commissaire de district F. ROELANDTS dans une chefferie Lunda du territoire de Kahemba :



Un autre exemplaire recueilli dans une autre chefferie non spécifiée du même territoire :



M. F. ROELANDTS a réuni toute une collection de ces *khata* recueillis chez les Pende, Lunda, Tshokwe, Sonde dans une étude intitulée : *Notes sur les populations du territoire de Kahemba, 1936* (Archives de Kikwit). Il est difficile d'en dégager un commentaire ou d'en tirer quelques données historiques.

La légende d'origine recueillie par M. CORDEMANS (*op. cit.*) chez les Lunda-Tshokwe de la région de Kulin-dji est semblable à celle des Pende et des Lunda du Mwata Kombana :

« L'institution du *mungongi* ou *mungongo* est très ancienne et vient de Kola, disent les indigènes. La cérémonie est basée sur une légende (*ishima*) représentée par un dessin (*kata*). Malheureusement mes

informateurs n'en ont qu'une idée très vague : Un homme (KALUMBU) et une femme (NANKOY) vécurent au village Mujinga. Le mari tua beaucoup d'oiseaux, *mayangayanga* (¹), *ikwekwe*, *ndua* (Touraco : *Musophaga Rossae*), *kolomvu* (faisan bleu : *Corythaeola cristata*), *membe*, *munganji*, *mukuku* (coucal, *Centropus grillii* ou *superciliosus loandae*), et *nkwanji* (Hornbill ou *Bycanistes*) (²).

Survint une époque où les cultures ne donnaient plus assez à manger. La femme, à l'insu de son mari, prit les plumes des oiseaux tués, s'en fit un chapeau, *tshinkunku* ou *gayanda* (³), en plumes (*sala*) et alla danser dans les villages voisins Muyedi et Tsala. Au retour, elle cacha son chapeau dans un nid de fourmis *sonde*. Elle recommença plusieurs fois, mais un jour, son mari étonné de la voir revenir chaque fois avec des vivres, se mit à l'affût sur le chemin vers Muyedi. Il vit sa femme revenir avec le chapeau de plumes et la tua pour s'approprier le chapeau. Il enterra le cadavre dans le nid de fourmis et alla lui-même par la suite danser et recueillir des vivres ».

A ce récit se joint chez les Lunda du Kombana la légende d'un homme qui a quitté sa vieille maison pour en bâtir une nouvelle. Il meurt dans la vieille maison avant d'avoir pu achever l'autre. C'est cependant dans celle-ci qu'on conduit les funérailles et qu'on le pleure. D'où le couplet chanté au *mungonge* Lunda :

Mu kapatang' gamukunda ngwesh': nom de lieu (?) qu'on n'a pu m'expliquer ;

guf' gu ikulu, madil'gu musas': il meurt dans la vieille maison, on le pleure dans la maison en construction.

§ 4. LES NOMS *mungonge* ET *kela*.

Mungonge qui serait à écrire en deux mots : « *Mu ngonge* : (danse) avec le *ngonge* », doit probablement son nom à l'instrument de musique, un bruiteur, qui

(¹) Probablement l'oiseau appelé *yanga-yanga* (chasseur) et plus fréquemment *kulukulu* par les Pende, un coucal ou *Centropus* de forêt ; *Centropus monachus occidentalis* NEUMANN (?).

(²) Les identifications d'oiseaux mises entre parenthèses sont ajoutées par nous d'après les noms Pende correspondants.

(³) Les deux mêmes noms sont donnés au chapeau de plume et au personnage qui les porte chez les Pende : *Tshinkonko* et *Gayanda* ou *Kayanda*.

rythmait la danse féminine primitive et rythme encore la *ghiwila*. Les femmes se servent à cette danse d'une calebasse contenant des graines ou de petites pierres et appelée *ngunga* ou *ngunge*. Elle est ornée du *khata*, croix aux branches terminées par des cercles, de représentations du soleil et de la lune et de certains animaux évoqués au *mungonge*. Une calebasse de *mungonge* en notre possession est ornée d'une rangée de crapauds. La calebasse employée comme bruiteur dans d'autres danses *hamba* des femmes (danses *ngola* ou *koshi*) est peinte de points blancs et rouges. La calebasse-bruiteur reste un instrument réservé aux femmes et aux danses *hamba*; elle a un caractère magique; jamais on ne s'en servira dans une danse ordinaire.

Les hommes, par contre, s'attachent aux chevilles (et certains joueurs de tambour à peau, aux poignets) les fruits desséchés de l'*Oncoba spinosa* FORSK ou d'autres fruits. Une fente assez mince permet à la pulpe de se dessécher, les graines restant emprisonnées à l'intérieur. Les grelots ainsi formés portent le nom de *tungonge* ou *tshitshi zia mahamba*. Seuls les initiés au *mungonge* ont le droit de les percer d'une double fente en forme de croix⁽¹⁾. Les masques *minganji* ou *mbuya*, de même que les jeunes circoncis, les portent aux chevilles ou aux mollets dans les danses de circoncision. Ces derniers ne peuvent les percer que d'une fente longitudinale.

Nous n'avons jamais vu ces grelots aux chevilles des

⁽¹⁾ R. VAN CAENEGBEM, Over het Godsbegrip der Baluba van Kasai (*Mémoires in-8° I.R.C. B.*, Sect. Sc. mor. et pol., t. XXII, fasc. 2, 1952). *Ngonga* chez les Luba du Kasai désigne également des bruiteurs, cf. p. 37 : « *ngonga* : klokjes, schelletjes ».

Ce terme semble avoir été appliqué par différentes peuplades à plusieurs instruments de musique :

W. D. HAMBLY, The Ovimbundu of Angola (Chicago, 1934), nous dit (p. 204) que chez les Ovimbundu : « The iron war gong was named *o ngonge* ».

LAMAN : Dictionnaire kikongo-français, donne au mot « *ngongi* : sorte de cloche double en fer à cheval sur laquelle on frappe avec un baton, un double-gong ».

danseurs de *mungonge*; par contre, il y a toujours au moins un des joueurs de tambour à peaux qui en porte une paire à chaque poignet.

Le *mungonge*, désormais masculin, s'accompagne uniquement de tambours : le grand tambour de bois trapézoïdal suspendu, *ngufu* ou *gikuvu*, emprunté aux Tshokwe, et trois tambours à peaux, *ngoma*, placés entre les genoux.

Tshokwe et Lunda s'accompagnent également au *mungonge* du tambour double à peaux, en forme de sablier, que les Pende n'ont jamais emprunté ou imité.

Nous n'avons aucune indication concernant l'origine du mot *kela*. C'est essentiellement une épreuve d'asphyxie ou suffocation. Dans une petite hutte d'un mètre vingt à un mètre cinquante de haut, soigneusement recouverte de terre, de façon à boucher tous les interstices, on jette sur un lit de braises des herbes vertes dégageant une fumée suffocante. Les candidats y sont enfermés pendant des périodes plus ou moins longues. *Khela*, en kiPende, désigne les tuyères en poterie prolongeant les soufflets de bois du forgeron jusqu'aux braises. Quand nous avons tenté un rapprochement entre les deux mots, les Pende nous ont de suite fait remarquer l'aspiration dans le dernier mot qui le rend entièrement différent et étranger au premier.

Un chant de circoncision nous a révélé un ancien mot Pende, *khela*, signifiant masque : *Khaka twalem-ba, zola mu khela*, é é é *zola mu khela* : « Grand-père, ancêtre, nous demandons pardon, sors de ton masque » (les *minganji* peuvent se dévêtrir devant les candidats à la circoncision, pas devant les femmes et non-initiés).

Un terme *khela* désigne également le petit jour, les premières heures du matin avant le jour (le *k* nous a paru aspiré ; nous n'avions pas à ce moment la formation linguistique suffisante pour noter les tons). Aucun des rapprochements tentés ne rencontra l'assentiment des

Pende. Le mot *kela* qui désigne l'épreuve est pour eux un mot étranger dont ils ne cherchent pas l'explication.

§ 5. NOS SOURCES D'INFORMATION.

Mungonge et *kela* se célèbrent toujours chez les Pende soit sur une grand-place au centre du village, soit sur un large espace débroussé contigu au village⁽¹⁾. Ce n'est qu'en cas d'interdiction par les autorités que la célébration se fait en forêt et prend des allures secrètes.

Sans doute, femmes et non-initiés ne peuvent assister aux cérémonies nocturnes et doivent même, sous peine de lourde amende, rester enfermés dans leurs cases jusqu'au matin. Mais ils entendent tous les chants et une partie du vocabulaire secret chanté à voix haute par le *mukunda* ou héraut avant l'appel des ancêtres. Le *mungonge* n'est donc que partiellement secret ; tout Pende est capable de dire ce qui s'y passe, de répéter les refrains qui y ont été chantés.

Quand il s'agit, par contre, d'obtenir l'explication de symboles ou de chants, restés en grande partie en langue Lunda, nous nous heurtons, même chez les initiés, nous en avons la conviction, non à la mauvaise volonté, mais à une véritable ignorance ; les chants du *mungonge* font allusion à des noms de lieu, aux berceaux de l'histoire Lunda et à ses héros, toutes choses revêtues d'un certain prestige pour les Pende, mais qui n'ont pour eux qu'un sens très vague. Nulle part, dans les chefferies entre Kwilu et Loange où nous y avons assisté, ils n'y ont incorporé des souvenirs historiques Pende. Là où, comme chez les Moshinga, ils l'ont fait dans une certaine mesure, cela tient, croyons-nous, au fait que la lignée cheffale est d'origine Lunda.

Nous n'avons pas assisté au *mungonge* chez les Mo-

⁽¹⁾ Le règlement sanitaire imposant autour de chaque village un espace débroussé et désherbé de 50 mètres, il y a partout place pour la danse.

shinga, mais lorsque nous avons voulu rechercher (¹) s'il existait chez les chefs Pende des chants-devises comme en possèdent les chefs Lunda, les chefs Moshinga nous ont immédiatement chanté leur *mungonge* :

Mungonge wetu wezile gu Luanda, wezile gu Kasanji gu Kingudi a Konde ; wezile gu meya Kwanza, wezile gu meya Lui, wezile gu Mwene Putu, go tezile tazauga Njimba, tazauga Mazoji : « Notre *mungonge* est venu à (de ?) Loanda, venu à Kasanji de Kingudi a Konde ; il est venu à la Cuanza, il est venu à la rivière Lui, il est venu à Mwene-Putu (Kasongo Lunda) où nous traversâmes la Njimba et la Mazoji (deux rivières) ».

Le chant-devise du chef Yongo des Moshinga nous fut donné comme son chant de *mungonge* :

Yongo dia Nzambi, Kasanji ga Nzambi gakatugile mu Kwango. Mwene gambembo gabudile matadi, mbinda ya masangu gusugumuna tshima guhwa lo ; lungonji luatanda mu gishitu. Tuezile gu Yembezi ; meya Lui udi meya Kwanza. Gudi Kwengo taya mu Jimba no Mazonji (²). *Yongo dia Nzambi gufwa gafwile kanga, gufundu gwa mu kandala no mwana* : « Yongo de Nzambi, Kasanji de Nzambi, parti du Kwango. C'est le forgeron qui a forgé le fer, la calebasse de millet qu'on peut secouer sans jamais l'épuiser (³) ; la liane qui s'étend à travers la forêt. Nous avons été au Yembezi (rivière); la rivière Lui est la rivière Cuanza. Au Kwengo, nous avons été à la Jimba et Mazonji (rivières). Yongo de Nzambi, mort comme est morte la pintade, enterré... (?) ». (La dernière phrase ne nous a pas été expliquée. Il nous fut répondu seulement : *imangu ya mungonge* : mystères du *mungonge*).

Le cas des Moshinga est exceptionnel, croyons-nous : il ne doit guère y avoir d'autre chef Pende en possession

(¹) Sans succès chez les chefs Pende.

(²) Il s'agit des mêmes rivières mentionnées par les mêmes chefs dans le chant précédent. Nous avons laissé à dessein les divergences témoignant de la prononciation très variable de certains noms propres.

(³) Le chef Pende est avant tout donneur de fertilité, source de fertilité des hommes et des champs. Les grains de millet conservés comme semences pour l'année suivante ne sont pas mis dans les greniers comme le reste de la récolte, mais mis en sûreté, à l'abri des charançons, dans des calebasses au col étroit bouché hermétiquement d'un bouchon d'argile, calebasses qu'il faut secouer longuement pour en faire sortir le contenu.

d'un chant personnel, alors que les chefs Lunda ont tous leur chant-devise rappelant et exaltant les anciens chefs dont ils sont la personnification actuelle et les héritiers.

Dans l'ensemble, le *mungonge* ne nous instruit guère des traditions ou de l'histoire Pende. Si l'on pouvait espérer, en effet, que le *mungonge*, ayant pour but le culte des morts et de leur mémoire, conserverait dans ses chants des noms et des traditions historiques, il faut reconnaître que ce n'est vrai que pour les Lunda qui y retrouvent leur histoire, le rappel de leurs lieux d'origine ; ce ne l'est pas ou guère pour les Pende. Le grand chant d'introduction à la danse nocturne, de forme stéréotypée, à peu près le même partout, ne fait allusion qu'aux traditions Lunda.

Plus tard dans la nuit, après l'apparition des ancêtres, quand l'orchestre et le chœur s'abandonnent à leur inspiration, quelques chants s'élèvent faisant allusion à des événements récents, à l'un ou l'autre chef particulièrement despote dont le souvenir ne s'est pas effacé⁽¹⁾. Ce sont des chants d'inspiration locale et actuelle, non les chants traditionnels chantés par le *mukunda*, le héraut.

Les éléments originaux du *mungonge* Pende, comparé au *mungonge* Lunda, paraissent être surtout d'ordre musical et chorégraphique, relevant plutôt du film et de l'enregistrement sonore que d'une description écrite⁽²⁾.

(1) C'était le cas, dans les chefferies autour de Kandale, du chef SANGU que bien des vieux avaient encore connu et qui, nous dit-on, avait fait périr l'un après l'autre bien des membres de son clan. Il y avait souvent au *mungonge* un couplet sur SANGU :

Sangwé yé ! Mba gubemba hok'aye « Sangu, tu resteras seul ;

Sangwé yé ! Makoshé agudimbile » Sangu ! tes conseillers t'ont trompé ».

(Makoshé, quelquefois makonjé, est une déformation de *ma* = conseillers).

(2) Le *mungonge* des Moshinga (et probablement des autres chefferies entre Lutshima-Kwilu) comporte un élément différent des chefferies entre Kwilu-Loange et des Lunda : alors que, chez ces derniers, ne sont évoqués que les *vumbi*, les défunt ou ancêtres, chez les Moshinga sont évoqués aussi au *mungonge* des

Nous avons assisté au *mungonge* dans les chefferies Katundu et Ngashi où l'on nous a initié, ainsi que dans les chefferies Kahungu et Kianza ; toutes ces chefferies sont entre Kwilu et Loange.

Chaque fois, nous avons noté au vol, à l'aide d'une lampe de poche, tout ce que nous pouvions du long chant d'introduction qui précède l'appel des ancêtres, chant qui est souvent répété, du moins en partie, car les ancêtres se piquent de ne pas répondre au premier appel. Ces chants sont à peu près identiques dans les différentes chefferies, ce qui nous permettait de combler les lacunes.

Nombre d'animaux, comme on verra, nombre d'oiseaux surtout y sont évoqués, dont les légendes forment les thèmes du *mungonge*. Pour en obtenir une explication, même sommaire, nous avons dû nous adresser aux Lunda, au chef Kangu et à l'entourage du Mwata Kombana.

Cette étude présente donc des chants notés chez les Pende avec des éléments d'explication et de commentaire obtenus des Lunda. C'est dire toute son imperfection. Sans aucun doute, un ethnologue se consacrant à l'étude des Lunda et parlant leur langue obtiendrait rapidement des résultats bien plus complets en ce qui concerne le *mungonge* ; seule l'incertitude de pareille éventualité nous incite à livrer les renseignements fragmentaires que nous avons pu obtenir à ce sujet en même temps que sur le *kela*, institution propre aux Pende.

Les Lunda se montraient naturellement réticents

ndeles, esprits, inconnus des premiers. On nous a donné les noms de quelques-uns de ces esprits, sans nous renseigner sur leur caractère :

Mukokotwa a samba : *mukokotwa* du palmier ;

Gawegeete ga samba : *gawegeete* du palmier ; *kasongi wasongele midio* ; *Bulamatadi*, appelé aussi *Atashio no fimbo* : « attention à la chicotte » ; *mwangamwanga* ; *mukengele a mwana* ; *gakula gakulule mungonge*.

Reste à voir si cet élément n'est pas emprunté aux Bayaka de Kasongo Lunda dont relevaient ces chefferies ou s'il n'y a pas eu contamination du *mungonge* par des danses venues des Bakwese, comme le *Koshi*, où ces esprits sont évoqués.

vis-à-vis d'un investigator initié chez les Pende, leurs anciens vassaux, disent-ils, qui ont plagié sans autorisation leurs institutions et cérémonies. Il s'y joignait une certaine jalouse vis-à-vis des Pende qui ont pu commercialiser le *mungonge*, devenu pour eux une source appréciable de revenus⁽¹⁾, alors qu'aucun *mungonge* Lunda n'est jamais organisé pour les Européens ; une certaine crainte aussi que les renseignements donnés ne soient communiqués aux Pende.

Ceux-ci, en effet, se sont montrés quelquefois désireux d'apprendre de nous les renseignements recueillis chez les Lunda. Seul le désir chez ceux-ci de montrer leur supériorité, de corriger certaines phrases défectueuses ou certains renseignements incomplets des Pende nous permirent de recueillir certains éléments. Le chef Kangu se montra particulièrement réticent :

« A la *mukanda* (circoncision), commença-t-il par nous dire, on vous coupe par devant ; au *mungonge*, on vous coupe par derrière ; c'est tout »⁽²⁾.

Il nous donna cependant brièvement la légende du Tshimunga ou Kimunga, vautour mangeur de noix de palmes, *Palm-nut Vulture (Gypohierax angolensis)*, dont les danseurs imitent les mouvements, légende qui nous fut confirmée chez le Kombana où nous recueillîmes aussi la légende du Kwanji (Hornbill ou *Bycanistes*) qui inspire bien des chants du *mungonge*.

Le *kwanji* fait son nid dans les trous d'un arbre appelé *mutondo* dont le bois tendre offre bien des cavités naturelles. A la couvaison, la femelle est enfermée dans la cavité par un mur de boue, une petite ouverture étant réservée par où le mâle lui passe la nourriture. Si ce

(1) Un *mungonge* se paie 1.500 à 2.000 F environ (1953).

(2) Le *mungonge*, nous dit aussi Kangu, a pris naissance chez les Bayaka, chez Mwene-Putu (Kasongo-Lunda) : « *Mungonge wasendesele gu Kiaka, gu Mwene-Putu* ».

dernier vient à être tué, la femelle meurt de faim prisonnière de l'arbre.

La découverte d'oiseaux morts au cœur du *mutondo* a frappé l'imagination des indigènes qui évoquent dans leurs chants l'arbre pleurant son compagnon mort et en ont fait un symbole de funérailles.

Les Pende de Kahungu chantent :

Kwanji wabuile mutondo, wafua mutondo, mutondo wasala kudinya : « Le *kwanji* s'est posé sur le *mutondo*, il y est mort ; le *mutondo* reste tremblant ». La dernière phrase devient quelquefois : *Mutondo wasala no gunenga zau* (¹) : « Le *mutondo* reste triste »;

ou, comme on nous l'explique, l'arbre reste veuf de l'oiseau, triste comme un homme qui a perdu sa femme. L'arbre est quelquefois comparé à l'échassier, *muinda*, sur ses sticks ; si l'homme qu'il porte va tomber plus loin, le stick reste veuf et triste.

Dans les chants de certains Pende, incapables d'ailleurs d'identifier l'oiseau qu'ils nomment et ignorant sa légende, l'oiseau s'est simplement posé sur l'arbre et en s'envolant le laisse tremblant et triste.

Nous avons même entendu comme variante à Kifuza, chez les Katundu :

<i>Kwanji wadile mutondo</i>	Le <i>kwanji</i> a mangé le <i>mutondo</i> ;
<i>Mutondo wadile kwanji</i>	le <i>mutondo</i> a mangé le <i>kwanji</i> .

L'oiseau a commencé par manger le cœur de l'arbre pour y aménager son trou ; l'arbre a ensuite mangé l'oiseau en l'enfermant dans la mort.

Le *kimunga* (*Gypohierax angolensis*) joue un rôle encore plus important dans le *mungonge* ; on l'avait envoyé chercher le *pembe*, kaolin blanc, signe de paix et de bénédiction ; il devait le rapporter aux hommes. Mais pendant le voyage de retour, il se l'est frotté sur le ventre ;

(¹) *Gunenga zau* est l'équivalent Lunda du Pende *gunenga no gikenene* : « rester triste, en deuil ».

il n'en a pas a eu assez, d'ailleurs, pour blanchir tout son corps ; c'est pourquoi il lui reste encore du noir sur le dos et les ailes. Il n'avait plus à offrir aux hommes, à son retour, que le *ngula*, terre rouge, couleur de sang et de guerre, qui a également laissé des traces sur son plumage ; c'est pourquoi le *mungonge* est sanglant.

Les Lunda chantent :

Tshimunga agutumining 'pemb', eye wez 'no ngul' : « Tshimunga, on t'a envoyé chercher le *pembe*, et toi tu reviens avec le *ngula* ».

Les Pende :

Kimunga, giamuhule pemba, wasenda ngula : « Kimunga, on te demandait le *pembe*, tu rapportes le *ngula* ».

Notons qu'aucun de ces oiseaux ne joue un rôle dans le folklore habituel des Pende, beaucoup moins chasseurs que les Lunda et au folklore animalier beaucoup moins riche. Ces oiseaux jouent chez les Lunda le rôle de messagers entre le monde des morts et celui des vivants ; ils sont étrangers au monde des Pende, et, de ce fait, le *mungonge* et le monde animal qu'il évoque fait figure de pièce importée chez les Pende.

Des oiseaux mentionnés au *mungonge*, seul, avec le *Canga*, pintade, le *kulukulu*, coucal ou *centropus* des bois, joue un rôle d'une certaine importance dans le folklore Pende. Il est considéré comme l'horloge du village ou l'égal du coq. Il chante avant le coq, bien avant l'aube, et les deux oiseaux semblent se répondre pour l'annoncer :

Kolombolo wadila ha songi a dimbo, kulukulu ha songi a gishitu : « Le coq chante à la lisière du village, le *kulukulu* à la lisière de la forêt ».

Il est souvent évoqué dans les palabres comme un chasseur très rusé qui s'amuse à détendre tous les pièges qu'il rencontre sans jamais s'y laisser prendre. Quand un

Pende trouve les pièges à collets qu'il a posés en forêt déclenchés et vides, il l'attribue au *kulukulu*. Quand un avocat, dans une palabre, réduit à néant l'argument d'un adversaire, on chante, en le comparant au *kulukulu* :

Makulukulu, mayanga a gishitu, katewa mianza gapalula : « Les *kulukulu*, chasseurs de la forêt, tendez des pièges à collet, ils les détront ».

Les oiseaux populaires du folklore Pende, héros des proverbes et quelquefois figurant dans les danses de masques sont le *khumbi*, petite cigogne à ventre blanc ou *Sphenorhynchus Abdimii* ⁽¹⁾, le *niangi a nzila*, garde-bœuf, *ngwadi*, francolin, et, parmi les plus populaires, de tout petits oiseaux de plaine, *gadi ngumbe* et *gabetshye* ou *gabekhye* que nous n'avons pu identifier.

Le *gabekhye* est un des rares oiseaux qui figure souvent dans les danses de masques ou *mbuya* : un morceau de calebasse grossièrement taillé en forme de bec et attaché au tressage de raphia qui couvre la face, quelques plumes piquées dans le raphia alentour et quelques-unes au derrière du danseur symbolisent grossièrement l'oiseau. C'est ainsi que nous l'avons vu en chefferie Kianza. *Gasuswa*, le poussin, autre personnage emplumé des danses de masques, a quelquefois un masque en bois sculpté, en forme de poule sur la tête du danseur.

Le *gadi ngumbe* ou *gadi gangumbe*, le petit *ngumbe*, minuscule oiseau de plaine, pousse toujours une seule note, basse et profonde comme la trompe d'ivoire, *gipanana*, du chef et en contraste avec sa petite taille ; cela lui vaut le titre de *fumia gipanana* : « maître de la trompe d'ivoire ». Il est souvent chanté dans les refrains de palabre :

⁽¹⁾ Le même mot *khumbi* désigne aussi le Tantale ou Ibis-ibis, au bord de la Loange ; nous avons pu en rapporter au musée de Tervuren une tête servant de pendentif pectoral à un chef Pende ; la cigogne est appelée alors *khumbi a ngongo*.

Gadi gangumbe, fumia giapanana, gabwa tshima, gadina gio: « Le petit *ngumbe*, maître de la trompe d'ivcire, même quand il tombe, elle reste avec lui ».

Ce proverbe ou refrain est utilisé dans différents sens, mais, en particulier, quand un homme en revient toujours au même argument malgré les réfutations qu'on lui oppose : « Vous ne savez dire qu'une seule chose, comme le *ngumbe* qui n'a qu'une seule note ».

Tous ces oiseaux familiers des Pende sont absents du *mungonge*.

II. Le *mungonge*

§ 1. DANSES ET ÉPREUVE NOCTURNE.

Lorsqu'un *mungonge* est annoncé pour la nuit suivante, tout le village, hommes, femmes et enfants, prend part, l'après-midi qui le précède, à une danse commune appelée *mizalu* (en grand cercle) sur l'emplacement de danse, soit au centre, soit en bordure du village.

La nuit tombée, le cri de *Maimbi munjimbwé* ou *munjimbié* (¹), poussé par les initiés, avertit femmes et non-initiés d'avoir à se retirer dans leurs cases et de n'en sortir sous aucun prétexte jusqu'à ce que la levée de l'interdit soit proclamée le lendemain matin. Réciproquement, il est interdit à un initié d'entrer dans une case, même la sienne, ou de s'approcher d'une femme. Mari et femme font lit à part la veille du *mungonge* et pendant sa durée.

A une extrémité de la place de danse, on allume un grand feu auprès duquel s'installent les tambours, *ngoma*, et le *gikuvu*. Cet emplacement s'appelle *gu saga* (²). On

(¹) *Maimbi*, autre mot pour *tondo*, non-initié ; *mu njimbwe* : « dans les cases ». Même cri chez les Pende et les Lunda lors d'une *ghiwila*, nous dit-on ; il est poussé par les femmes ; c'est au tour des hommes à être confinés pour la nuit.

(²) Au matin, on entend le cri : *Maimbi mwasambi* : « Non-initiés, sortez de vos huttes ! ».

(²) M. CORDEMANS, décrivant le *mungonge* de la région de Kulindji (*op. cit.*)

prépare et chauffe les tambours qui commencent à s'exercer bien longtemps avant la cérémonie.

Un certain nombre d'initiés sont partis en brousse, à quelque deux cents mètres, dans un enclos circulaire de branchages appelés *zembe*.

donne à cet emplacement le nom de *ku isaka*. Les rôles sont, par contre, légèrement différents de ceux que nous décrivons. Il y a : « Le *Shamakonko*, porteur du chapeau de plumes, *tshinkonko* ou *hayanda*; son serviteur le *kadyangu* qui met dans ses cheveux un morceau de liane *mukunda* à laquelle il attache des plumes. Au-dessus de son pagne, il porte une frange de feuilles *mwidi* et *mitundu* et, en main, un grelot, *luzenze*.

Des initiés, *ikolokolo*, assistent les novices, *tuadi* ou *tuari*; un *tshikolokolo* par *muari*. Lorsque tous sont installés, le *shamakonko* suivi de son *kadyangu* arrive et demande leur nom. Après les avoir identifiés tous, il demande : « Qu'est-ce qu'ils viennent faire ici ? » Les *ikolokolo* répondent : « s'initier (*gukita*) au *mun-gongi* ». Il reprend : « Alors ils ne sont plus si arrogants, n'injurient pas les anciens » ? Sur leur réponse négative, il entre « *ku mutembo* » en passant devant les feux dans lesquels il jette les plumes d'une poule (que les *tuadi* donnent au *kadyangu*), en disant chaque fois « *ka miyungu* » (?)... Les *afwa Nzambi* s'avancent derrière les *tuadi*, par le sentier caché... couchés l'un derrière l'autre, ils approchent lentement, se traînant sur les coudes et les genoux, en balançant le corps sur le rythme des chants des batteurs de tambour... A un moment, ils se jettent sur les *tuadi* que les *ikolokolo* tiennent la tête entre les jambes, les fesses en avant. Les *afwa Nzambi* les blessent avec des griffes d'oiseau, de léopard, de lion, etc. qu'ils tiennent entre les doigts. Les *ikolokolo* couvrent les fesses de leurs *tuadi* avec de la boue (*malowa*) et pressent des feuilles de *tshilombo* sur leurs blessures... La scène est recommandée à plusieurs reprises jusqu'au premier chant du coq... Puis les *ikolokolo* mènent leurs *tuadi* à l'eau. Sur la piste se tient un *muynada*, échassier tenant entre ses jambes l'imitation de houe et de hache. Les *tuadi* doivent passer entre ses jambes, toucher ces deux outils et donner en même temps un petit cadeau au *muynada*. Près de la rivière, au travers du sentier, sont couchés deux *afwa Nzambi*, les jambes mêlées, la tête de chaque côté du sentier. Ce sont les *elandemini* que les *tuadi* doivent enjamber et auxquels ils donnent un petit cadeau (un bracelet, par exemple). Ils se lavent, puis retournent au *zembe* du côté *ku isaka*. Sous la clôture on a entretemps creusé un petit tunnel, *hawinu kafula njimbu* : « le terrier creusé par l'oryctérope », dans lequel les *tuadi* doivent l'un après l'autre passer la main. De l'autre côté, *ku mutembo*, se tient un initié avec un morceau de manioc cuit tenu sur un bâtonnet devant un lacet, avec lequel il prend la main du novice qui essaye de prendre le manioc. Le *mwini zembe*, chef du *zembe*, écrase un fruit, *meme ya mungonge* sur le front de chaque *muari*; les *ikolokolo* leur coupent les cheveux (coiffure *tshikaji*) et le *mwini* leur met un peu d'huile sur le front et la poitrine, puis tous reviennent au village. A ce moment, les femmes et les enfants sont sortis de leurs cases. La *mwata mwari* (première femme) du chef lui présente une poule blanche qu'il lâche devant la *tshota* et que les *tuadi* pourchassent avec arcs et flèches (c'est la *nzole ya kutshata*). Lorsqu'ils ont tué cette poule, ils retournent au *zembe* et piquent chacun une plume blanche dans les cheveux ».

Des calebasses de vin de palme, des noix de kola, des cigarettes et un repas abondant y ont été apportés par le *mwenya zembe*, le chef du *zembe*; c'est le cadeau aux ancêtres. Après s'être régaliés, les initiés se mettent en tenue d'ancêtre. Ils enlèvent leurs vêtements, ne gardant tout au plus qu'une peau ou une loque passant entre les jambes; ils se frottent de *pembe*, kaolin blanc: ceux appelés *afwa Nzambi*, degré inférieur, tracent seulement des lignes blanches sur leur corps; ce sont les *ajiala*, les striés; les initiés du degré supérieur (auquel on accède par un paiement), appelés *mitemba*, se blanchissent complètement; ce sont les *atoga*, les blanchis. Ces termes usuels sont Lunda; les Pende les appellent quelquefois dans leur langue, les *abwita*, les noirs, et les *apelegeta*, les blanchis. Seuls les premiers frappent les candidats et les blessent de petits couteaux, recourbés comme des hameçons, appelés *lasa*, placés entre les doigts de la main fermée; chaque coup porté sur les cuisses ou les fesses d'un candidat laissera des entailles. Quelquefois les *lasa* sont remplacés par un morceau de branche de palmier raphia dont les épines passent entre les doigts ou par des griffes d'oiseaux ou de quadrupèdes. Les *mitemba* ne frappent pas. C'est pourquoi on chante souvent dans le chant d'introduction:

Atoga asupula go, aziala asupula: «les blanchis ne griffent pas, les striés griffent».

Tous fixent sur leurs têtes de vastes coiffures faites de branches entrelacées et appelées *ibanda*: *ibanda ya mitemba, ibanda ya afwa Nzambi*.

Les échassiers trouveront au *zembe* les échasses sur lesquelles ils se hisseront plus tard; car ils n'apparaissent qu'à la fin de la danse, avant l'aube; on placera le *zembe* près d'un arbre; sinon on y plantera un mât pour permettre aux hommes de se hisser sur leurs hautes échasses.

D'autres initiés sont placés en sentinelles pour signaler et empêcher l'approche de tout non-initié. La sentinelle s'appelle *gakokemena ga Nzambi* : guetteur de Nzambi. L'ensemble de ceux qui participent à la danse : simples *afwa Nzambi*, *mitemba* les échassiers, *mbongo*, appelés aussi *muinda* en langage *mungonge*, l'ensemble de ces participants actifs est appelé au sens large *afwa Nzambi*, morts de Nzambi. D'autres initiés, jouant comme les sentinelles un rôle auxiliaire, amènent les candidats ; ceux-ci, alignés au milieu de la place de danse, face à l'orchestre, attendent accroupis ou à genoux.

Pendant que tambours et chanteurs s'exercent, surgit soudain de la nuit *mukunda* : celui qui annonce, le héraut ; il vient se placer dans la clarté de la flamme ; chez les Pende il est en même temps *Gayanda* ou *Shamakuku gayanda*, celui qui porte le chapeau de plumes, l'ordonnateur du *mungonge*. Alors que les Lunda et les Tshokwe, dans leur *mungonge*, ont deux personnages, *kayanda* et son aide *mukunda* qui se tient à ses côtés, ils ne forment qu'un seul personnage chez les Pende.

Gayanda-mukunda arrive tenant de la main droite un manche de hache ou de houe, appelé *gakundamana*, dont il frappera le sol pour appeler les ancêtres ; de la main gauche, il tient un coq. Avant de chanter, il fera le tour du feu y jetant quelques plumes qu'il arrache au coq et en murmurant une invocation aux ancêtres ; on entend revenir les mots : *Abuba* : « Pardon ».

Mukunda doit avoir bonne voix et bonne mémoire, car il chantera seul le long chant préparatoire à l'appel des ancêtres qui les fera surgir à leur tour des ténèbres.

Il commence, dans le silence complet des tambours et de l'assemblée, par poser quelques questions aux candidats, par leur faire quelques remarques humiliantes, leur faisant sentir leur indignité ou leur rappelant quelque manque de respect dont ils se seraient rendus coupables à l'égard de l'institution ou de l'un de ses membres.

Il demande à chacun :

Eye ananyi ambai ? « Toi, qui es-tu, camarade ? »

Le candidat répond, par exemple :

Eme Gyanze : « Moi, je suis GYANZE ».

Le *mukunda* se mettra à le houssiller :

Gyanze wabolesi mungonge... mangino wezile tshi ? : « Gyanze, tu as dit du mal, tu t'es moqué du *mungonge*... et aujourd'hui pourquoi es-tu venu ? »

Gukita mungonge : « M'initier au *mungonge* »,

répond le candidat plein de regret de ses fautes et de terreur, se sentant livré à la vengeance des initiés.

Ces questions sont posées parfois après un premier chant sur le *mungonge* et entre deux appels aux ancêtres ; ceux-ci ne répondant pas au premier appel, le *mukunda* laisse entendre qu'ils n'agréent peut-être pas les candidats qui doivent avoir des torts graves envers eux.

Ce chant d'introduction à l'appel des ancêtres comprend le rappel historique des fondateurs et lieux d'origine, puis la mention du ou des ancêtres mythiques, phrase principale de ce chant, mais dont il est très difficile d'obtenir une interprétation. Quelquefois le chant débute par cette mention sous forme interrogative chez les Pende comme chez les Lunda :

Khak'aye nanyi ? Khak'aye Kasadi ka ilunga no tshimbungu tsha ilunga : « Qui est ton grand-père (ancêtre) ? Ton grand-père est *Kasadi d'ilunga* et l'*hyène d'ilunga* ».

L'interprétation donnée par les Pende est fort incertaine ; certains disent que *Kashiadi* ou *Kasadi* ou *Kasai* comme disent plus volontiers les Lunda, c'est la lumière représentée le jour par le soleil, la nuit par la lune ; l'*hyène tachetée*, *tshimbungu*, est le symbole des ténèbres, de la nuit ; *ilunga*, serait le ciel que se partagent la lumière et la nuit (¹).

(¹) Les mots Pende pour désigner le ciel sont *ilu* et *zulu*. Soleil se dit *tangwa*

Il faudrait alors traduire :

« Ton ancêtre, c'est la lumière du ciel et l'hyène du ciel ». *Kasiadi wanguhuile monyo, tshimbungu wangushigola* : « *Kasiadi* m'a donné la vie, l'hyène me frappe, me blesse ».

poursuit le *mukunda*.

Si le thème central du *mungonge* est bien, comme il paraît vraisemblable, l'opposition entre la lumière source de vie et la nuit source d'épreuves et de blessures, c'est une opposition qu'on trouve fréquemment chez les Pende dans les formules rituelles :

Dans les discours d'adieu au mort prononcés au bord de la tombe : « A toi les ténèbres, à nous la lumière ».

Dans les formules d'invocation aux ancêtres pour obtenir une bonne chasse : « Livrez-nous, à nous hommes aux yeux de clarté (hommes au yeux de lumière : *atu gu meso pe*) la bête aux yeux noirs, aux yeux de ténèbres (*mbisi gu meso bwi*) ».

Pendant la nuit du *mungonge*, les candidats sont malmenés par les *afwa Nzambi* ; ils sont bousculés, frappés, griffés. Quand l'aube s'approche, le ou les échassiers sont appelés ; ils doivent la devancer et s'avancent portant, dans les bras levés, des torches ; parfois au lieu de torches, une braise incandescente est fixée au sommet de la coiffe pointue de l'échassier. L'apparition de cette lumière portée très haut dans le ciel marque la fin de l'épreuve. Elle est appelée par les Lunda et les Pende *mutumbwa* ou *gatumbwa*, l'étoile du matin, et en lan-

chez les Pende de la rive gauche du Kwilu, *khumbi* du Kwilu au Kasai, *muten* chez les Lunda. Nous trouvons *ilunga* mentionné par le P. R. VAN CAENEGHEM (*op. cit.*, p. 30 et 50) chez les Luba comme nom d'ancêtre mythique, quelquefois appliqué à Dieu. CORDEMANZ recueille les mêmes expressions à la Kulindji (*op. cit.*) sans plus d'explications : « Après la nuit d'épreuve, les *tuadi* retournent au *zembe*. Le chef leur montre le dessin (*nkata*) du *mungongi*. Ils se choisissent un nouveau nom ; mais celui-ci n'est employé que pendant le temps qu'ils résident au *zembe*. Ils appellent le soleil « *kasala k'ilunga* » (le chapeau de plumes *d'ilunga*?), la lune « *tshimbungu tsh'ilunga* » (l'hyène *d'ilunga*?) et l'eau « *ngandju ya lubila* (?) ».

gage secret du *mungonge, keny* (¹). Les Lunda lui donnent encore les noms de *nsok'* ou *nkasu*. L'apparition de la lumière portée par les échassiers est saluée des cris : *Guatshia, guatoma !* « Le jour point, l'aube paraît ! ». Ces mêmes cris se font entendre au cours de la danse, pendant la nuit, quand la lune apparaît, sortant des nuages. La nuit africaine est souvent nuageuse, avec des alternances d'obscurité et de clairs de lune. Quand la lune apparaît, elle est saluée aussi par les Pende des cris : *Kasiadi wanuna wé !* « L'astre (?), la lumière (?) se faufile ! » (²)

Ce cri est inconnu des Lunda et le chef Kangu nous affirma que *kasiadi* désignait le soleil, et l'hyène, *kimbungu*, la lune.

Après la mention d'ancêtres historiques et mythiques, le chant du *mukunda* mentionne un certain nombre d'animaux : les uns, comme la *kanga*, pintade de la plaine et le *kelele*, pintade des bois, semblent être des symboles de fidélité dans les funérailles. Une des raisons d'entrer au *mungonge*, comme on le rappelle dans les chants, c'est que « vous serez pleuré, vous ne serez pas oublié ».

Un autre, le *shimba* (*genetta tigrina* ?) à la courte queue, parce que sa descendance ne s'éteint pas, nous dit-on ; il laisse toujours un rejeton en sûreté, dans le trou d'un arbre. Le *kolomvu* (faisan bleu) est un symbole du

(¹) Dans les chefferies ou dans les occasions où on ne dispose pas d'échassiers, vers les quatre heures du matin, on allume une torche de paille. Gayanda la saisit et l'élève à plusieurs reprises en criant : *Za umone gatumbwa wé !* : « Venez voir l'étoile du matin ! » ou bien : *Za umone keny* : « Venez voir *kigne* ». C'est ainsi qu'on procède régulièrement au *kela* où les échassiers n'interviennent et n'apparaissent jamais, mais où l'étoile du matin met également fin à l'épreuve d'asphyxie.

(²) *Gununa*, verbe Lunda quelquefois employé chez les Pende pour marquer la progression du chasseur qui s'approche du gibier, le dos courbé, à travers les herbes ; aussi grimper le dos courbé. A Ngashi, on nous dit qu'au lieu de *kasiadi*, c'est *kashiala wanuna* qu'il faut entendre. *Kashiala* serait en rapport avec le verbe *gushiogola*, blesser : *kashiala* : celle qui blesse.

uungonge, parce qu'il aime les retraites obscures dans les bois.

Le *mukunda* chante ensuite une vingtaine de mots du langage secret du *mungonge* avec leur traduction en langage ordinaire, puis frappant à terre à plusieurs reprises avec une pièce de bois, il appelle les ancêtres :

Shasupula no mwana â! « Père griffard et les enfants ! »

Voici le chant d'introduction que nous avons noté à Goma, chez les *Kahungu* :

*Mungonge weza Kasombo ye Kawaya, Luhembe ye Kihumbwe,
Mukanza ye Matata, zimbula tat'enu.*

Khaka Kasadi ka ilunga, yé! yé! Tshimbungu tsha ilunga.

Kufwa kanga kudila kelele yé! yé! Akufwa nakuufwa na kuwalakana...

Mutondo wabuile kwanji, waſwa, mutondo wasala kudiniga.

*Shimba nienga mukila mu ſago mwasala mwan'enji ; lukaka mweenya
na ſako.*

Kolomvu mutekye ivunda.

Akwenu a njimbo avumbula mvumbi na kalunga munjenjia a mudima ; akwenu ambongo atembela mu ilu ; anunga mikono ya kununga..

Kudi Kibatshi mutambula sehu.

Kudi Shamakuku Gayanda yé! hé! yé!

Shamakuku mbanza mweene ghiwila.

Mu izege zege mu lutanga na ſusu-ſusu mieka-muniangi a lubila-lubila mu yando. Mungonge wezile gu Lunda, wadia kombo no ngulu, weza gu Pende, munangu waseguluga, wadie maſasu, sombi no ndombe.

Kasombo Kawaye atuezile munangu. — Munangu weza gu Kanza no Nenga.

Kasiadi watupā monyo, tshimbungu watusogola.

Suit le vocabulaire du *mungonge* :

Mutabataba, lukula yé! yé!

Maninga angenji, matombe yé! yé!

Tufwa ndanda, makaya yé! yé!

Gilembe-lembe, sanga

meso, tundondoloji

matshwi, tupugu pugu

kano, gandabu etc.... Ha Pombo zadienwa â!

Puis, en frappant trois coups à terre, il appelle :

« *Shasupula! Shasupula! Shasupula no mwana â!* »

« Le *mungonge* est venu de Kasombo et Kawaya, de la Luembe et de la Kihumbwe, de Mukanza et Mata-ta⁽¹⁾ ont dit nos pères.

Nos grands-pères sont Kasadi d'Ilunga et l'hyène d'Ilunga.

Quand le *kanga* meurt, le *kelele* le pleure. Ils sont morts d'une mort suivie de pleurs, de funérailles⁽²⁾.

Le *kwanji* s'est posé sur le *mutondo* ; il est mort ; le *mutondo* reste tremblant.

Le *shimba* à la courte queue laisse son enfant dans le trou d'un arbre ; le pangolin est un habitant des trous d'arbres ;

Le faisan bleu (*Corytheola cristata*), un habitant des retraites obscures.

Ceux de l'oryctérope déterrent les cadavres à Kalunga au milieu de la nuit ; ceux des échassiers se promènent jusqu'au ciel ; ils ont ajouté (des bois) à leurs talons.

Là est Kibatshi qui a pris la flèche,

Là est Shamakuku Gayanda,

Shamakuku Mbanza, celle-là, c'est la *ghiwila*.

(Nous n'avons pu découvrir aucun sens à la ligne qui

(1) *Kasombo* et *Kawaye*, noms des principaux ministres d'un Mwata-Yamvo ou d'un grand chef Lunda, qui, à sa mort, désignent le successeur. Comme tels, ils sont nommés dans le chant du Mwata Kombana : *Mutanda mai Kasombo ni Kawaye* : « Étendez les peaux (apportées en présents) Kasombo et Kawaye ». *Luhembe* et *Kihumbwe*, deux rivières mentionnées dans les dessins, *khata* du *mungonge*. *Mukanza* et *Matata* sont, semble-t-il, à la fois des noms de villages et de chefs de ces villages. Nous traduisons « nos pères, nos grands-pères », quoique nous n'ayons pas le préfixe *a* du pluriel. Cette traduction paraît s'indiquer et nous avons souvent constaté des licences dans l'emploi des préfixes.

(2) *Kuwalakana* : faire la visite de condoléance, aller consoler les parents d'un défunt. *Mukanakana* : discours d'adieu au mort, prononcé sur sa tombe. Un *gizege-zege* ou *gizege-zege gia gudila* est celui qui reste à pleurer, ne se console pas et ne sort pas de son deuil. Ces inconsolables sont encore appelés *nzende* ou *kabotoboto*.

suit ; ce sont probablement des mots Lunda déformés par les Pende ; on en retrouve quelques mots dans le texte Lunda que nous donnons ensuite).

Le *mungonge* est venu des Lunda ; on y mangeait de la chèvre et du porc. Le *mungonge* vint aux Pende ; il a dégénéré, on y mange des sauterelles, les poissons *sombi* et *ndombe*⁽¹⁾.

Kasombo et Kawaye furent au *mungonge*. Le *mungonge* fut à Kanza et Nenga.

Kasiadi me donne⁽²⁾ la vie, l'hyène me blesse.

Vocabulaire :

Mutabataba, c'est le *lukula*, terre rouge,
Maninga angenji, le vin de palme,
tufwa ndanda, le tabac,
gilembe-lembe, les cheveux,
les yeux, *tundondoloji*,
les oreilles, *tupugu pugu*,
la bouche, *gandabu*, etc... Tous, vous avez entendu !

Père griffard ! Père griffard ! Père griffard et ses enfants ! »⁽³⁾

(¹) *Sombi* et *ndombe*, deux espèces d'anguilles d'après M. L. CAPS, administrateur du territoire des Pende (1953). Nous n'avons pu obtenir le sens de cette déclaration concernant les nourritures du *mungonge* et en contradiction avec tout ce que nous avons constaté. Les amendes imposées aux non-initiés et consommées par les initiés étaient toujours des poules. Chèvre et porc faisaient partie des festins du *mungonge* et l'on nous dit que la seule nourriture interdite à ces repas d'initiés était le poisson.

Le *mungonge* est souvent appelé dans ses propres chants *munangu* ou *mulangu* aussi bien par les Pende que par les Lunda qui l'appellent *mulangu a tumb'*. Une variante dans un *mungonge*, enregistré par M. J. N. MAQUET à Mbata, chez les Kahungu, donne : *Mulangu wezile gu Gasasu no Gawayo, mulangu wezile gu Muyonzi no Kiola* : « le *mungonge* vint de *Gasasu* et *Gawayo*, de *Muyonzi* et *Kiola* ». Les Lunda nous dirent que *Gasasu* leur était inconnu, mais que les deux derniers noms devaient être ceux de *Muyazi* et *Tshiala*, grands chefs Lunda dont il est fait mention dans leur *mungonge*.

(²) Le verbe Lunda *gupa*, donner, est employé ici par les Pende au lieu de leur verbe *guhwa* ou *gughwa*.

(³) Au lieu de *sha supula*, on entend souvent appeler les *afwa Nzambi* par *mbelengenze* ou *abalanganza no mwana!* Tout ce qu'on put nous dire de ces noms, c'est qu'ils désignent des gens méchants qui frappent les autres.

Le passage concernant le *njimbo*, oryxctérope, ne fait pas partie du *mungonge* originel, nous dirent les Lunda : c'est un chant Tshokwe d'après les uns, un chant de *nganga*, féticheur, d'après les autres, introduit par les Pende dans le *mungonge*. Kibatshi, toujours d'après les Lunda, est le nom d'un de leurs chefs qui devint grand ami des Pende et le premier apprit d'eux à se servir des flèches, alors que l'arme primitive des Lunda était le *pogo ya mwil*, grand couteau à double tranchant ; Kibatshi serait devenu rapidement plus adroit que les Pende, exécutant même, avec les flèches, des tours extraordinaires, comme de se traverser les joues et certaines parties du tronc. Quoique le tour ne soit pas très difficile, seule une aiguille traversant les joues, sur laquelle sont fixées de part et d'autre du visage, les extrémités d'une flèche préalablement coupée, il y a peu de *Kibatshi* chez les Pende. Les Kahungu en ont un qui s'exhibe à tous les *mungonge* de la chefferie et qui a été amplement photographié.

Ce Kibatshi qui danse, les joues percées de flèches, les Lunda l'appellent *Tshibatshi tshia mudia sehu* : « *Tshibatshi* qui mange la flèche » ; il est aussi appelé du nom complet du héros de jadis, Ngunda Kibatshi et aussi *githiaba*, mot qui viendrait du verbe Lunda *guthiaba* : faire des tours extraordinaires, des prodiges.

Les Lunda nous dirent qu'à leur *mungonge* on le voit danser, non seulement les joues, mais le tronc percé de flèches ; ils ont même des *githiaba* capables d'avaler des houes et de danser avec le fer de houe dans l'estomac, le manche sortant de la bouche. Aucun Blanc, à notre connaissance, n'en a été témoin.

Quelques mots du langage *mungonge* ont un sens obvie : les narines, *mazulu*, sont appelées les petits soufflets de forge, *tumiheho* ; *tupugu pugu* qui désigne l'oreille est une feuille comestible qui ressemble à la feuille de choux. L'expression qui désigne le vin de palme

est une allusion, nous dit-on, au « va et vient de mouches » autour de la blessure d'où s'égoutte la sève du palmier.

Quand les ancêtres tardent à répondre et que le *mukunda* doit répéter son appel, il ajoute pour finir son chant une mention des cadeaux qui ont été faits aux ancêtres :

<i>Maninga angenji nkakumpa</i>	Le vin de palme, je l'ai donné ;
<i>tufwa ndanda ngakumpa</i>	le tabac, je l'ai donné ;
<i>mudinda nganda ngakumpa</i> (¹).	le manioc, je l'ai donné.

Avant de décrire l'arrivée des ancêtres-danseurs, donnons en comparaison le début du chant Lunda tel que les Lunda du Kombana nous l'ont récité :

Nkaak'eye nayi ? Nkaak'ame Kasai ka ilunga ni tshimbungu tsha ilunga yé ! héhé !
tshianganza lubile muyande é ! héhé ! mwajialany yé ! héhé !
Mungonge wezile ku Lunda, kudi Katanda ni Kalany, je jikania yé ! hé !
Kudi kolomvo tanda ivunda yé ! hé ! yé !
Kudi Kibatshi tshiamudia seu, kudi Kasombo ni Kawayi.

« Qui sont tes grands-pères ? Mes grands-pères sont le soleil d'Ilunga, et l'hyène, la lune d'Ilunga, yé ! héhé ! Maintenant nous allons préparer la nourriture dans le mortier (c'est-à-dire, d'après les Lunda, nous allons manger les candidats) é ! hé ! c'est la nuit (²), yé ! héhé !

Le *mungonge* est venu du Lunda, là où se trouvent la Katanda et la Kalany (³), maintenant cela commence, yé ! hé !

(¹) Noms en langage du *mungonge* et le verbe Lunda-luba *gupa* : donner.

(²) *Lubilu* : nourriture en vocabulaire du *mungonge* ; *mu yand'* : dans le mortier. *Mwajialany* : serait une légère déformation du Lunda courant *guajial'* : dans la nuit.

(³) Katanda, la grande plaine, centre de l'empire Lunda, où coule la rivière Kalany, actuellement Kapanga sur la Lulua (cf. Y. STRUYF, *op. cit.*, Zaire, avril 1948, p. 370). « *Ku Katanda ni Kalany* » revient dans tous les chants-devises du Mwata Kombana.

Là est le faisan bleu dans les retraites obscures des bois.

Là est Kibatshi qui mange la flèche, là Kasombo et Kawayi ».

A l'appel du *mukunda* répond un long hululement étrangement modulé qui paraît venir de tous les coins de la brousse. Les initiés le forment en se pinçant le nez d'une main et en imprimant de l'autre, appuyée à la gorge, un tremblement à la pomme d'Adam. C'est la réponse des ancêtres.

On voit peu après s'avancer vers la place de danse, du côté opposé au feu, deux longs serpents blanchâtres ; ils sont formés de deux files d'hommes, blanchis, accroupis, progressant par petits bonds comme des crapauds (1) ; ils terminent leur progression dans la plage éclairée, à quatre pattes, balançant la tête de droite à gauche, comme des moutons en marche, disent-ils. Ils s'asseyent en une ligne, face au feu, et commencent une danse assise, les bras croisés, les seuls mouvements étant ceux de la tête et des coudes alternativement levés. Puis ils se lèvent et, les bras écartés, sont censés imiter les balancements du *kimunga*, du vautour mangeur de noix de palme, qui s'apprête à se poser. Les Lunda disent que les Pende ne savent pas imiter comme eux les mouvements de l'oiseau.

On chante :

Kimunga wazenga-zenga, kimunga wazenga no ngula : « *kimunga* décrit des cercles et des cercles avec le *ngula* (terre rouge) ».

Ou bien :

Kimunga wathenga-thenga, kimunga wathenga no ngula « le *kimunga* se balance (2) avec le *ngula* ».

(1) Une calebasse de *ghiwila* en notre possession décorée des symboles du *mungonge*, porte une rangée de crapauds.

(2) *Guzenga*, chez les Pende, se dit d'oiseaux décrivant des cercles dans le ciel ;

L'oiseau est interpellé :

Agutumine nde ughane pembe, hagnima no weza no kundu :

« On t'a envoyé : va, rapporte le *pembe* et puis tu reviens avec la terre rouge ».

Les *afwa Nzambi*, toujours en ligne, se mettent à danser avec des mouvements rapides des jambes, pieds et genoux en dedans, ce qui leur donne l'allure de pantins ; la ligne se disloque ; quelques-uns se précipitent sur les candidats, les frappent, les bousculent ; puis tous s'évanouissent dans l'obscurité pour revenir quelques temps après de la même manière qu'au début (¹).

Au matin, avant le jour, on appelle les échassiers : *Muindé !* ou *Bungwé hé !* (déformation de *mbongo*). Aux cris d'appel se mêlent des plaisanteries : « Si vous tardez, les termites vont manger vos échasses », plaisanteries qui se transforment en un refrain repris par le chœur :

Bungwé adile makenye wé ! : « Les termites ont mangé *bungwé*, l'échassier ! »

refrain qui cessera à l'apparition des échassiers.

L'apparition de la lumière est saluée des cris cités plus haut ; on avertit les candidats de la fin de leur épreuve :

guzengelela, chez les Lunda, se dit des danseurs tournant sur eux-mêmes, les bras écartés, dans un sens puis dans l'autre ; *guthengeta*, en Pende, osciller, se balancer.

(¹) Si, à l'occasion, les candidats sont trop malmenés, le chœur des chanteurs intervient : *Gabuba !... mulembwe !* : « Pardon !... ayez pitié ! » Pendant cette longue nuit, différents refrains évoquant des événements plus ou moins récents sont improvisés. Nous avons entendu à un *mungonge* donné après la mort d'un forgeron, le refrain : « C'est moi le forgeron qui forge les houes ; je suis enterré avec ma petite houe usée : *Eme gimbelenge mufudia matemo, ufunda na kubu* ». La vieille houe usée par le travail et les aiguisages s'appelle *kubu* ; neuve, *temo*. Il est d'usage d'en placer une dans la tombe du forgeron. On chante ensuite : « Nous avons cherché une houe pour vous la donner ; nous n'en avons pas trouvé. Comment ! Vous qui faites des houes, nous devons vous enterrer avec une vieille petite houe usée ! » Ceci pour bien montrer au mort la misère de ceux qu'il a laissés sur terre et inciter l'ancêtre à se montrer généreux. C'est un chant d'enter-

Tshikonwé (tuadi;) (¹) *tala mbongo menda!* « Candidats, regardez, le *mbongo* s'avance ! »

D'autres cris d'avertissement sont lancés aux échassiers : « Prenez garde aux chutes » :

Tala kabema mu kalunga mu uya : « Regardez soigneusement à terre en marchant ».

Chants et cris soulignent souvent une opposition entre l'échassier qui marche au ciel et un animal terrestre ou souterrain, oryctérope ou terme, qui est pour lui un danger. Dans le *mungonge* de Mbata, enregistré par M. J.-N. MAQUET, on chante :

Mbongo anua, makenye akwenu atembela mposhi, aye watembele mu ilu : « Les échassiers s'avancent les bras levés, les termes se promènent à terre, toi tu te promènes au ciel » (²).

Au *mungonge* Pende, les échassiers ne font que se montrer ; ils font un tour de la place de danse et disparaissent ; leur départ et leur retour au *zembe* marquent la fin de la cérémonie nocturne. Les candidats se relèvent et sont conduits au *zembe*, où a lieu la cérémonie du repas de la nuit, « *luku ou musa wa madibanda* » et la prestation de serment.

Nous n'y avons pas assisté ; mais, d'après les descriptions qui nous en ont été données, elle est semblable à celle décrite par M. CORDEMANS (et citée *supra*) pour les populations de Kulindji, et à celle décrite par le P. M. PLANQUAERT (*op. cit.*, p. 42, avec d'excellentes photos, fig. 10 et 11, p. 21), pour les Bayaka : les candidats sont conduits près du *zembe*, l'enclos des initiés ; une

rémentation du forgeron. On nous dit que ce chant, ici au *mungonge*, fait allusion aux *afwa Nzambi* représentant les ancêtres ; ils ont dû quitter leurs vêtements plus amples pour revêtir un tout petit cache sexe. Quoi qu'il en soit, l'indigène est prompt à établir et découvrir des analogies.

(¹) *Tshikonwe* : mot Lunda pour désigner les candidats, équivalent de *tuadi*.

(²) *Gunua* : verbe, nous dirent les Lunda, qui dans leur langue désigne la démarche des échassiers, les bras levés vers le ciel.

fosse a été creusée à l'intérieur de cet enclos ; deux initiés s'y tiennent. Un petit tunnel, imitant une galerie de rongeur, part de la fosse et aboutit à l'extérieur, de l'autre côté de la clôture. On dit au candidat, qui se trouve à l'extérieur, d'attraper le rat qui se trouve au fond du terrier :

Kwata kunzu : « Attrape le *kunzu* (espèce de rat) ».

De l'autre côté, un initié lui saisit la main en passant un lacet autour du poignet ; on lui fait en même temps, au dos de la main, l'incision en forme de croix, symbole du *mungonge*. Cette incision cicatrisée redevient visible dès que la peau est tendue ; aussi un signe de reconnaissance entre initiés consistera à se saisir le poignet droit de la main gauche et à plier la main droite ainsi saisie devant l'interlocuteur.

On présente au candidat, au bout d'un bâton, une boule de *musa* (gruau de manioc) mélangé de terre rouge (*mukundu*) ; il devra, sans y toucher de la main, la saisir de ses dents et en avaler une partie. Le *mukundu* le fera mourir s'il viole le serment qu'il va prononcer aussitôt :

Gayanda malubanda (ou *madibanda*), *mba ngutatshi mungonge mu meso atondo mba ngufwa* : « Gayanda de la nuit, si je révèle le *mungonge* à des yeux non initiés, que je meure ».

Les initiés, qui désormais désirent proférer un serment solennel, jureront le plus souvent par cette partie du *mungonge*, plutôt que par le *mungonge* lui-même. Ils jureront : *Gayanda madibanda !* ou simplement *malubanda* ou *malubanda mungonge !*, plus rarement *mungonge !* tout seul. De même qu'auparavant, simples circoncis, ils juraient *mukanda ami !*, « Par ma circoncision ! », mais plus volontiers et plus solennellement encore *gikola giami !*, « Par mon *gikola*... je ne mens pas »⁽¹⁾.

(1) Il n'y a pas de serment par *kela*. C'est surtout dans des disputes de famille,

Le *gikola* est l'épreuve qui termine la réclusion des nouveaux circoncis au *mukubu* ou longue maison ; on leur présente des nourritures particulièrement répugnantes, des viandes crues, appelées *ikola*, qu'ils doivent avaler. Pendant cette épreuve du repas nocturne et du serment, d'autres initiés brûlent les chapeaux *ibanda* des *afwa nzambi* ; ceux-ci ne peuvent être vus de non-initiés ; on en fait de nouveaux à chaque cérémonie ; le chapeau de plumes, *gayanda*, est conservé. Il paraît en public avec le manteau de plumes lors des funérailles d'initiés.

§ 2. CÉRÉMONIES ET INITIATIONS DES JOURS SUIVANTS.

Un aide de *gayanda* nommé *mapumba* (homme qui se noircit la figure), conduit les *tuadi*, vêtus de feuilles (*mitundulu*) et frottés de rouge, à la place de danse où tout le village les attend tout en dansant. Ils y arrivent en file, marchant tête penchée, les mains sur les épaules du précédent. On leur crie *zimbula itshi wamwenene*, « Dites ce que vous avez vu ! » ; ils ne doivent pas répondre.

Leurs frères arrivent avec des cadeaux, qu'ils peuvent prendre d'une main, l'autre tenant toujours celui qui les précède ; ils doivent remettre tout de suite ces cadeaux au *mapumba*. Dès qu'ils ont remis les cadeaux, ils ont le droit de lever la tête et de se mêler à la danse. A un signal convenu, souvent assez bizarre, comme un coup donné à un chien qui se mettra à hurler (¹), ils s'enfuient

disputes de ménage, que surgissent pareils serments. Le mari irrité dira à sa femme : « *Mukanda ami*, par ma circoncision » ou « *malubanda mungonge*, par le *mungonge* de la nuit, je ne mangerai plus de ta nourriture ». La femme de son côté dira : « *Ghiwila*, par la ghiwila, ou *nzumba* et *satu* (autres épreuves dont nous ne savons rien), par *nzumba*, par *satu*, je ne préparerai plus ta nourriture ». Il faudra faire appel au *nganga* pour être délié de ces serments.

(¹) Le même détail a été recueilli par F. VAN DE GINSTE, mais avec une inter-

et retournent au *zembe* ; ils y jettent leur habit de feuilillage et reprennent un pagne d'étoffe. *Mapumba* compte l'argent qu'il a reçu ; des *mapumba* d'autres villages sont généralement présents ; il leur fait une part ainsi qu'aux *afwa Nzambi* et autres auxiliaires.

On montre aux nouveaux initiés le *sapu ya mungonge* pendu à l'intérieur du *zembe* : c'est un petit panier entouré d'un filet d'où pendent des cordelettes, chacune maintenant par des nœuds successifs une série de plumes. Chaque ficelle, chaque plume a un nom et un symbole qu'ils devront retenir.

On leur montrera plus tard l'intérieur du *sapu* où griffes, graines, herbes ont des noms mystérieux qu'il leur faudra également retenir.

Les nouveaux initiés peuvent retourner au village ; on leur a donné à chacun une plume rouge de *ndua*, touraco (*Musophaga Rossae*), qu'ils piquent dans les cheveux du côté droit ; c'est le signe du succès dans l'épreuve. Tous ceux qu'ils rencontrent ne peuvent, sous peine d'amende, passer ou les dépasser de ce côté, mais doivent passer sur leur gauche. Ils gardent cette plume pendant les jours d'initiation qui suivent l'épreuve nocturne ; pendant ces jours, ils sont frottés de rouge et portent la ceinture de perles, *usanga*, de leur mère.

Pendant ces jours, ils ne peuvent encore prendre leurs repas avec des non-initiés, mais forment, pour les repas, de petits groupes de deux ou trois nouveaux initiés qui

prétation qui ne nous a pas été donnée : « Les candidats vêtus de branchages vont au village en chantant et en regardant par terre... Ils continueront ainsi à regarder le sol jusqu'au moment où leurs femmes ou leurs mères viennent leur donner de l'argent ou des perles en verroterie. Ce n'est qu'à ce moment qu'il peuvent lever les yeux et regarder ce qui les entoure. Un initié s'en va vite chercher un chien ; il l'amène dans l'assemblée et on le frappe. Ce chien se met à hurler et ainsi il est censé pleurer les candidats qui sont entrés dans le *mungonge*... Alors ils s'enfuient et vont à l'endroit où sont leurs pagnes. Ils enlèvent les vêtements de branchages, *tukaya tunti* ou *mitundulu*, se revêtent de leurs pagnes et retournent vite à la place de la danse. Hommes et femmes viennent danser la danse appelée *mizalu* ».

prennent les repas, à tour de rôle, chez la mère de l'un d'entre eux.

Le lendemain, à l'aurore, ils reviennent au *zembe*; on leur remet un bâton coupé de l'arbuste *gafula-fula* (*Maprounea Africana*). Ce bâton, *mukambo a ganziata*, d'où pendent une série de cordelettes, doit être porté sur les épaules de deux nouveaux initiés. Ils partent ainsi au village, deux portant le stick, un autre avec arc et flèches, d'autres tenant le *ngoma*, tambour à peau qu'ils battent de coups espacés, *bang... bang... bang...*, pour avertir de l'arrivée du *mukambo a ganziata*. On frappe aux huttes des mères des nouveaux initiés ou des membres du *mungonge* qui ont promis une poule. La femme ou un jeune frère entrouvre la porte et chasse une poule au dehors; elle doit être tuée de la première flèche. Celui qui l'a manquée doit laisser la flèche fichée en terre et payer un franc. Les poules tuées sont pendues aux cordelettes du *mukambo* (¹).

On retourne au *zembe* où se prépare le festin du *mungonge* qui durera jusqu'au soir. Le *mukambo* est placé sur deux piquets fourchus et restera là, encadrant, quand toutes les poules seront plumées, le tas de plumes.

(¹) Cf. la cérémonie analogue chez les Bayaka décrite par le P. M. PLANCQUAERT, *op. cit.*, p. 44. CORDEMANS, pour les Lunda-Tshokwe de Kulindji : « La *mwata mwari* (première épouse) du chef lui présente une poule blanche qu'il lâche devant la *tshotra*; les *myadi* la pourchassent avec arc et flèches; c'est la *nzole ya kutshata*; lorsqu'ils ont tué cette poule, ils retournent au *zembe* et piquent chacun une plume blanche dans les cheveux. Ils préparent la poule et la mangent ». F. VAN DE GINSTE note d'une façon assez décousue, visiblement d'après un informateur : « Après le *mungonge*, les nouveaux initiés mangent à part. Si un non-initié assiste ou voit leur repas, ils ne peuvent plus manger. De même, un chien ne peut survenir pendant le repas. La nuit (qui suit le *mungonge*), les nouveaux initiés vont dormir ensemble dans une case. A l'aurore, ils se rendent au *zembe*. Ils prennent un gong et vont dans la brousse chercher un arbre *kanziata* qu'ils coupent. Deux hommes vêtus de peaux de bête le transportent au village. Les femmes rentrent dans leurs maisons et ne peuvent plus en sortir. Les nouveaux initiés font le tour du village et s'arrêtent à la case de chaque candidat. A chacune de ces cases, ils prennent une poule qu'ils tuent sur place. Avec ces cadavres de poule, ils retournent au *zembe* et appellent les anciens initiés. Quand ceux-ci sont arrivés, ils prennent les poules, les dépècent avec le couteau du *mungonge* et les préparent. Un chien ne peut survenir : en ce cas, les nouveaux initiés ne mangeraient pas de ce repas.

Des calebasses de vin de palme, des boules de gruau de manioc, de la viande de chèvre ou de porc, ont été apportées ; on boit en croquant des noix de kola pendant qu'un initié s'occupe de la cuisson des viandes. D'abord vient le plat de chenilles, puis la viande de porc ou de chèvre ; enfin les poules qui ont cuit longuement dans les marmites remplies d'eau et auxquelles on a ajouté, en fin de cuisson, quand l'eau est bien réduite, l'assaisonnement d'huile de palme, de sel et de gousses de pili-pili. C'est le plat final et il est déjà tard dans l'après-midi.

Les nouveaux initiés qui ont désormais payé leur poule ont droit à l'explication du *sapu*, le panier du *mungonge*, qui est ouvert devant eux ; ils devront désormais retenir sans défaillance le nom secret de chaque objet du contenu : une boule de terre avec des plumes piquées de part et d'autre représente la femme enceinte, deux morceaux de bois, *mbongo*, les échasses, deux arachides, *tusegusegu*, deux haricots, *tukelendende*, deux grains de maïs, deux grains de sel, une pince de crabe, griffes et plumes d'oiseaux, etc. ; un brin de l'herbe coupante, *gawelegete*, symbolise le « couteau du *mungonge*, *pogo ya mungonge* » dont on s'est servi pour découper les poules. Nous retrouvons cette herbe coupante dans la légende Pende de l'origine de la circoncision : un homme passant de grand matin à travers ces herbes, *gawelegete*, le pagne retroussé pour le protéger de l'humidité de la rosée, eut le prépuce coupé par ces herbes. Quand les hommes de son village virent ce qui lui était arrivé, ils trouvèrent cette mutilation avantageuse et décidèrent tous de l'adopter.

Le nouvel initié devra apprendre à donner à chaque objet son nom exact ; cela s'appelle *gulembula sapu* : réciter le *sapu*. Alors que le *gulembula mabanga*, réciter les plumes, n'exige qu'une semaine d'initiation, le *gulembula sapu* demande trois semaines, nous dit-on.

Si, par la suite, il se trompe, il devra payer une amende. Le nouvel initié sera conduit en brousse et en forêt pour y apprendre les noms de *mungonge*, noms secrets des plantes et des arbres.

A l'initiation au *sapu* se greffe la légende de l'orphelin, *monashie*, auquel les chants de la nuit font allusion. L'orphelin n'a pu payer son initiation et a dû rester au *zembe*, sans autorisation de retourner au village. Il réussit à tuer une tourterelle *gamboba* que les initiés acceptent en paiement.

Le *mungonge*, sa signification et son vocabulaire sont encore enseignés au nouvel initié au moyen de dessins dans le sable, en même temps que l'historique lui est expliqué par le *khata*, dessin en forme de croix avec noms de rivières et de villages, quelquefois aussi de peuplades. Nous n'avons guère été admis à ces révélations. Nous avons pu cependant relever à Kifuza, chez les Katundu quelques-uns des dessins du *mungonge* et du *kela*.

Voici trois dessins du *mungonge*:

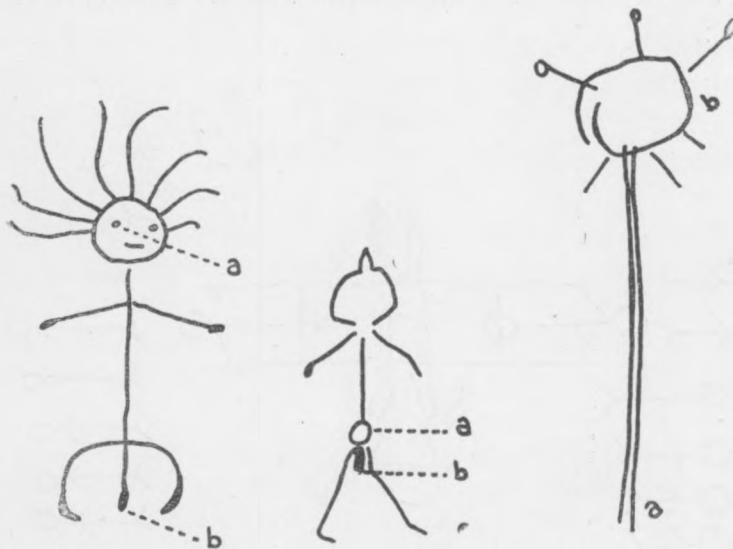


FIG. 1-3. — Dessins explicatifs du *mungonge*. FIG. 1. — L'initiateur Gayanda ; FIG. 2. — Figure féminine avec *mukotte* ; FIG. 3. — Feu allumé avant l'aurore et tenu à bout de bras.

(1) Une représentation de Gayanda où l'initiateur insiste sur les noms secrets donnés aux parties de la tête (a) et du sexe (b) : la coiffure de plumes, *gayanda*, d'où lui vient son nom ; les yeux, *tundondoloi* ; la bouche, *gandabu* ; le sexe, *mukobi a samba* (Fig. 1).

(2) Une représentation féminine caractérisée par la petite *mukotte* pointue de la jeune femme Pende (avec l'âge, elle l'allonge et la plie vers l'arrière, tandis que l'homme la dirige vers l'avant). Sur cette représentation on indique au nouvel initié : le nombril (a), *mukuvu* ; le sexe (b), *gibwa a tutu* ; les jambes, *mienda*. Un mot de reconnaissance entre initiés sera : « *Gibwa a tutu dia mwana* ». Réponse : « *Panji a malombo wé !* » (Fig. 2).

(3) Le feu allumé avant l'aurore et tenu à bout de bras. Le bras (a) appelé *gikasa* (au lieu de *kogo* en ki-Pende ordinaire) *gia mufwa mungonge*, le bras du mort au *mungonge* ; la boule de feu (b), *gatumbwa*, l'étoile du matin (Fig. 3).

Deux dessins tracés après l'initiation au *kela* représentent :

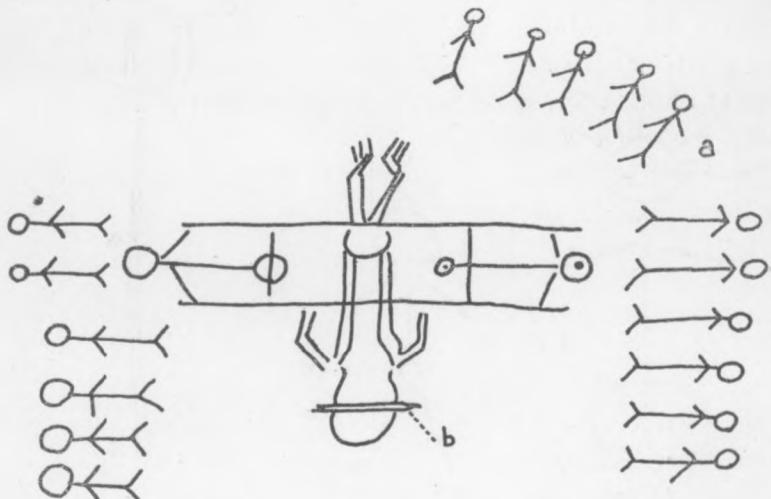


FIG. 4. — Le *gaji* sur son *tipoye*.

(4) Le *gaji* sur son *tipoye*, coiffé de son chapeau (b) et entouré des *zengelele* (a) (Fig. 4).

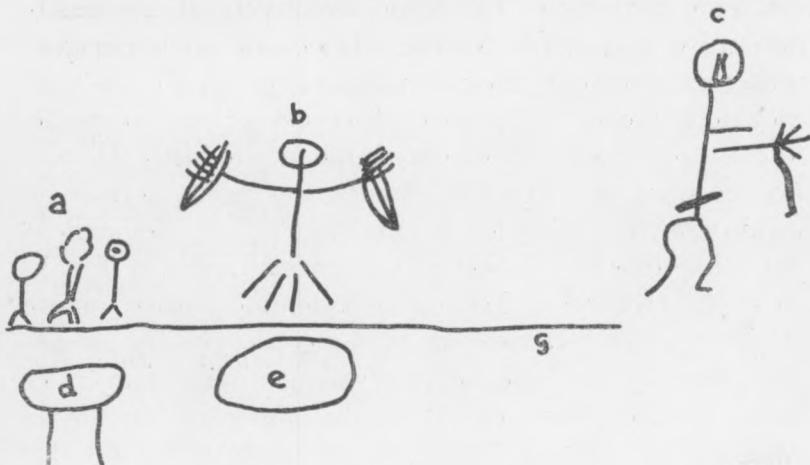


FIG. 5. — Les épreuves à la rivière.

(5) Les épreuves à la rivière (g), à l'aurore (Fig. 5). La rivière (g) représentée par une ligne s'appelle *mwezi* ou *mema* en langage *mungonge*. D'un côté de la rivière sont représentés : (a) le groupe des *zengelele* chanteurs et joueurs de tambour ; (b) l'homme-crocodile tenant les poignards : *ngandu a gitamba giatambele gu mema* ; le chef de *kela* (c), *mwenya dikumbu*, tenant le panier du *kela*, *mulemba a gaji*.

De l'autre côté de la rivière, la fourmilière (d) avec les liens pour la suspendre au cou du candidat ; la pierre (e), *landamana*, qu'il devra porter.

§ 3. LES *matumbo a mungonge*.

Nous n'avons que peu de renseignements sur ce *hamba* permanent du *mungonge* : protubérance d'argile ou levée de terre appelées *matumbo a mungonge* et érigées à différents endroits, mais surtout chez les Pende auprès

des cases d'initiés. Les hommes érigent parfois près de leur case, à la mémoire d'un défunt du *mungonge*, un emblème phallique en argile recouvert d'une hutte miniature, *nzaya*. Les femmes initiées au *ghiwila* érigent plus régulièrement une protubérance en argile au sommet de laquelle sont piquées quelques plumes de poule, le tout recouvert également d'une petite hutte et portant le nom de *nzaya ya ghiwila*. Ces petits tertres ou protubérances d'argile se multiplient et deviennent particulièrement nombreux aux confins Lunda et Tshokwe entre Kwilu et Loange. La femme initiée plante toujours contre sa case un bananier de *ghiwila*: *kondo dia ghiwila*, dont elle ne peut manger ou partager les fruits qu'avec d'autres initiés du *mungonge* ou de la *ghiwila*.

En fait d'offrandes, nous n'avons aperçu que de la farine répandue autour des *nzaya* des femmes ; nous n'avons jamais vu traces d'offrandes faites aux symboles masculins ; on nous dit cependant que des offrandes se faisaient jadis aux *matumbo a mungonge* avant les chasses individuelles.

Le chasseur offrait du gruau de manioc et versait du vin de palme sur la petite structure d'argile disant :

Aye X, musa unyo tauhwa, matombe hanya tauhwa; hamene mba nguya muzomba mbisi gu meso bwi, mutu gu meso pe; gukwata uta, mbisi idi gale ha mago : « Toi X, nous te donnons ce gruau, nous te donnons ce vin de palme ; demain j'irai chasser la bête aux yeux sombres, moi homme aux yeux de clarté ; en prenant l'arme, que la bête soit déjà en main ».

Ces offrandes, croyons-nous, étaient faites à des *matumbo* érigés en brousse, hors du village. M. CORDEMAN en décrit de pareils érigés en Kulindji (*op. cit.*) avant le *mungonge* :

« Quand le *mungonge* a été décidé, le chef du village désigne les *enyari*, candidats qui seront initiés. Sur le sentier conduisant à l'en-

clos (*zembe*), il érige les *matumbu a mungongi*: quatre croissants de lune en terre dans lesquels il pique des plumes blanches appelées *lusanga* ou *luzenza lwa kadyanga*. Il saupoudre le creux de chaque croissant de *pembe* (kaolin blanc) et de *mukundu* (rouge) en l'honneur des initiateurs du *mungongi* et de la *tshiwila*: *Shamakonka kayanda* pour les hommes et *Nambanza tshiwila* pour les femmes.

On va à la chasse et le chef arrose le *hamba* (fétiche) du sang des bêtes tuées ».

M. CORDEMANS donne de ces *matumbu* le dessin suivant que nous reproduisons :

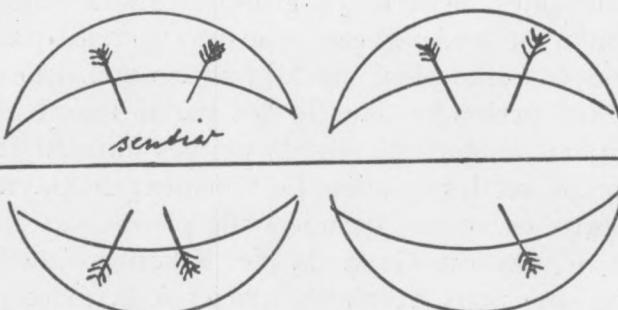


FIG. 6. — *Matumbu a mungongi*, ou croissants de lune en terre dans lesquels sont piquées des plumes blanches.

§ 4. RITES DE FUNÉRAILLES.

Mort et enterrement d'un initié au *mungonge* sont toujours entourés d'un rituel spécial. On y voit officier Gayanda dans tous ses atours de plumes là où ils existent encore. Ceux-ci comprennent, outre le grand chapeau de plumes auquel il doit son nom et qu'il porte dans la danse nocturne (¹), un grand manteau de plumes appelé *gikuma gya mungonge*. Il se compose d'un cercle, *mubalo wa gikuma*, fait de l'écorce très souple de la branche du palmier, *mikalamba a samba*, d'où partent

(¹) Cf. photos dans M. PLANQUAERT, *op. cit.*, fig. 7, p. 9. Comme on le voit d'après ces photos et les nôtres, le couvre-chef est édifié à partir du même cercle, *mubalo* en écorce de branche de palmier-raphia, que le manteau.

des cordelettes de raphia auxquelles sont attachées les plumes. Les cordelettes sont reliées entre elles à hauteur des omoplates et des épaules pour assurer qu'elles couvrent bien celles-ci, puis pendent librement jusqu'aux talons, couvrant tout le dos jusqu'à terre ; ceci quand le cercle auquel elles sont suspendues est passé autour du cou ; à certains moments du rituel, Gayanda dépose le chapeau de plumes, et place le cercle, *mubalo*, du manteau autour du visage ; le manteau, faisant en même temps office de couvre-chef, est raccourci d'autant.

Dans certaines chefferies ou groupements de *mungonge* où l'on n'est pas parvenu à se procurer les plumes nécessaires de faisan bleu, coucal, touraco, etc., il n'existe que la coiffe prolongée dans le dos par des cordelettes plus ou moins longues garnies de plumes formant mantelet ou cape sur les épaules. Le vêtement de Gayanda ne comporte, en ce cas, qu'une seule pièce.

C'était le cas du Gayanda de Kilamba (chefferie Moshinga) que nous avons vu officier à la mort d'un initié du *mungonge* nommé Sha Mutumbu : de la coiffure pendait un manteau lui tombant jusqu'aux mollets. Il nous expliqua que normalement il descendait jusqu'aux talons ; mais il venait d'assister à plusieurs enterrements d'initiés sans avoir eu le temps de réparer son manteau. A chaque enterrement d'initié, Gayanda coupe une partie de son manteau dont les plumes sont piquées sur la tombe, ce que nous lui avons vu faire, en effet, pour Sha Mutumbu ; nous avons pu assister à l'enterrement de cet initié sans toutefois être admis dans la case du mort.

Dès que l'initié est à l'agonie, les membres du *mungonge* sont avertis et vont cueillir différentes herbes ; Gayanda, revêtu du chapeau et du *gikuma*, vient les disposer sur les bords du toit de la case du mourant. Un groupe d'initiés arrive ; les proches doivent quitter la case ; Gayanda et les initiés entrent et assistent le mourant à ses derniers moments.

A notre question : « Que vont-ils faire à l'intérieur ? », il nous fut répondu : *Enya mungonge angila mu nzo gubumisa* : « Les membres du *mungonge* entrent dans la maison pour l'étouffer » (¹).

Dès que l'initié est mort, Gayanda, toujours vêtu de sa coiffure de plumes et du *gikuma*, grimpe sur le toit de la case et arrache la botte d'herbes faîtière, *gisogo gya gisapa*, pinacle de la case et couvre du chapeau et du manteau de plumes le trou laissé par le faîte ainsi arraché.

Le corps est mis dans le cercueil, habituel de nos jours, fait en clayonnage léger de branches de palmier ; une paroi de la case est arrachée ou trouée, car le corps d'un membre du *mungonge* ne peut sortir par la porte. Entretemps les *ngoma*, tambours de peaux, sont arrivés et battent au rythme du *mungonge*. Le *mukunda*, à côté du cercueil, lance le cri : « *Sha supula no mwana !* », auquel répond de la brousse le long cri des ancêtres accompagné d'un roulement de tambours. Le cercueil est porté et suivi par les *afwa mungonge* chantant les chants du *mungonge* jusqu'à la fosse préparée en brousse.

Quand le corps et le cortège sont partis, Gayanda remonte sur le toit, reprend ses atours et va rejoindre non loin de la fosse les autres membres du *mungonge* qui préparent les plantes, *itumbu ya mungonge*, à placer dans le cercueil et sur la tombe.

Une fois le cercueil descendu dans la fosse, le père et le *lemba* (oncle maternel) chef de clan font leur discours

(¹) Dans un rapport sur le *mungonge* (archives de la province et du vicariat), le R. P. J. M. DE DECKER écrit : « Assez fréquemment, à la mort d'un initié du *mungonge*, les autres initiés exigent de pénétrer dans la case du mort. Ils introduisent les doigts derrière les yeux qu'ils ont d'abord ouverts et font pendre les yeux hors des orbites ». Ceci ne nous a pas été confirmé et nous n'avons pu découvrir le mot Pende désignant pareille opération. *Gubumisa* désigne couramment l'opération du *nganga a gibumo* ; celui qui la nuit envoie des cauchemars à ses victimes, cauchemars provoquant des sensations d'étouffement. Il désigne ici, nous dit-on, une opération spéciale, *gimangu* : devinette, mystère, des *enya mungonge* sur le cadavre. Nous ne pâmes en apprendre davantage.

au mort, *gubetelela mukanakana*; puis sans remplir la fosse, comme c'est l'habitude, les parents non-initiés s'éloignent, cédant la place aux *enya mungonge* qu'ils laissent seuls devant la tombe ouverte.

Lors de l'enterrement de Sha Mutumbu dont nous fûmes témoin, des arachides furent jetées sur le cercueil, puis l'un des plus vieux initiés descendit dans la tombe, souleva le clayonnage du côté de la tête, défit les cotonnades qui enveloppaient le mort, rasa une mèche de cheveux qu'il remit à un assistant. Il reçut d'un autre un petit paquet enveloppé de feuilles, un *kita* qu'il glissa sur la poitrine du mort, un second paquet de racines et de feuilles qu'il glissa sur le ventre. Ces opérations terminées, il sortit de la fosse et Gayanda y descendit à son tour; il souleva la paroi du cercueil du côté des pieds; comme il couvrait tout de ses plumes, nous ne pûmes voir ce qu'il faisait; il a probablement coupé ou arraché des ongles des pieds.

Dès que Gayanda fut sorti de la fosse, le *mwenya zembe* entonna un chant auquel répondirent les autres initiés; nous ne pûmes ni en saisir les paroles ni les obtenir par la suite.

On remplit ensuite partiellement la fosse; des carottes de manioc et un panier de millet furent jetés dans la fosse à demi comblée. Un nouveau chant avec réponses fut entonné et on acheva de combler la fosse.

Au-dessus de la tête furent érigés des *matumbu a mungonge*: sur la levée de terre, une boule de *pembe* est placée à l'endroit de la tête; d'un côté, en demi-cercle, sont disposées différentes herbes et plantes, dont les *luvudi*, herbes suffocantes employées dans l'épreuve d'asphyxie du *kela*. Gayanda étend ensuite son manteau de plumes à terre de l'autre côté et le *mwenya zembe* pointe au moyen de son bâton les différentes plumes qu'il ordonne à un assistant de couper et de planter en demi-cercle de l'autre côté de la boule de *pembe*: une de

ndua (*Musophaga Rossae*), une de *kanga* (pintade), une de *kulukulu* (coucal), une de *galukoji* (?), une de poule et une de coq.

Un nouveau chant est entonné par le *mwenya zembe*, scandé par les réponses des autres initiés ; les *matumbu* sont recouverts d'un grand panier renversé et tous s'en vont.

Un soir, quelques jours après, les initiés vont mettre le feu à la case, ou plutôt aux ruines de la case du défunt : *Aya muweta yamba* : « Ils vont se réchauffer aux restes de la case » (*Yamba*, mot que nous n'avons entendu qu'à cette occasion, désigne ce qui reste de la maison d'un *mufwa mungonge*).

Tous les initiés se réunissent autour de la case en feu pour chanter, plaisanter et battre les tambours.

§ 5. LE TRIBUNAL DU *mungonge*.

Une parfaite harmonie, une parfaite entente doit régner entre les initiés au *mungonge*. Toute dispute, tout grief même léger est apporté devant un tribunal des membres qui se réunit toujours le soir, en secret.

Nous n'avons été invité qu'une fois, peu après notre arrivée à Ngashi, à assister à une palabre de *mungonge*, *milonga ya mungonge* : un frère du chef YONGO avait refusé d'apporter du vin de palme à son frère qui en était démunis, alors que lui-même en avait rapporté ce jour là une ample provision ; d'où grief. Le coupable paya une amende d'un franc versée dans la coupe du *mungonge* avec un morceau de *pembe* et des plantes du *mungonge* ; la coupe fut ensuite remplie de vin de palme et tous y burent.

Le président du tribunal prononça la sentence en débutant par ces mots :

Eme, mutu a sanga, ngamwenene mangino ima iabola : « Moi, homme à cheveux, j'ai vu aujourd'hui des choses mauvaises ».

L'expression, « homme à cheveux », signifie, nous dit-on, homme complet. Nous ne l'avons jamais entendue hors du *mungonge*.

Transgresser, entre initiés se dit : *gukolega* ; *wakolega* : « Tu as transgressé ». Il est difficile de savoir s'il s'agit ici d'un terme propre au *mungonge* ou d'un terme Lunda archaïque.

III. Le *kela* ou *mungonge ya gu kela*.

Il est appelé encore *mungonge mu kela*, *mungonge* au *kela*, par opposition au précédent appelé alors *mugonge mu zembe*, *mungonge* au *zembe* (enclos) ; ou encore, selon CORDEMANS, parmi les Lunda et Tshokwe de Kulindji, *mukela dia kashi*, d'après le mannequin d'herbe appelé *kashi*, ou *gaji* par les Pende et les Lunda de notre région ; les Pende diront *kela dia gaji*, mais l'expression est peu usitée. L'épreuve du *kela* est célébrée beaucoup plus rarement que celle du *mungonge* ordinaire ; nous avons pu y assister deux fois ; une fois chez les Katundu à Kifuza, une fois à Ngashi.

Comme au *mungonge*, femmes et non-initiés sont confinés dans leurs cases jusqu'au signal qui marque la fin de l'épreuve. Celle-ci se prolongeant bien après l'aurore, ce signal sera d'habitude donné plus tard qu'au *mungonge* ; il fait grand jour quand elle est terminée.

La nuit d'épreuve ne comportant pas de danses, une petite place au milieu du village fera l'affaire ; souvent même la *tshikumbu* ou *kikumbu*⁽¹⁾, petite hutte pour l'épreuve d'asphyxie est construite dans l'enclos même du chef du *kela*. Cette petite hutte, commencée le matin même, est construite en quelques heures au son des tambours, *ngoma*. L'après-midi, des initiés, *afwa mun-*

⁽¹⁾ Mot Lunda courant pour hutte. Les Pende disent souvent *dikumbu*.

gonge ya gu kela, se rendent en forêt, dans les endroits marécageux pour cueillir les herbes *luvudi* et *kibango*, herbes qui dégagent, quand elles sont jetées au feu, une fumée épaisse et suffocante.



FIG. 7. — Hutte de *mungonge*.



FIG. 8. — Hutte de *kela*.

La masse d'herbes cueillie est façonnée à l'aide de liens et de tissus en un mannequin de la taille d'un

enfant appelé *gaji* ou *kazi*. Il est habillé et actuellement on le revêt d'une culotte et d'un chapeau de feutre. Quelquefois même, comme nous l'avons vu faire à Ngashi, pour éviter la difficulté de le faire tenir assis sur le *tipoye*, le mannequin est remplacé par un garçon d'une douzaine d'années, les herbes étant portées subrepticement dans la hutte.

Sinon le mannequin est assis sur un *tipoye* porté par quatre tipoyeurs. Tous les initiés qui prennent part à la cérémonie s'appellent des *zengelele*; d'autres *zengelele* coupent des branches de palmier qu'ils appellent *tukaya tunti* et se placent autour du *tipoye*; ils éventent le mannequin en agitant leurs palmes, tournés vers lui et en chantant. Le *tipoye* portant le *gaji*, précédé de *zengelele* battant les *ngoma*, d'autres chantant et l'éventant, est porté au village; le cortège conduit par le chef du *kela*, littéralement chef de la hutte du *kela*, « *mwani dikumbu dia kela* », y fait une entrée triomphale.

Arrivé devant la hutte d'asphyxie, le *mwani* arrête le cortège d'une interjection « *gaji zè !* », à laquelle tous les *zengelele* répondent ensemble : *zè !*⁽¹⁾ de même qu'aux interjections suivantes. Le *tipoye* avec le *gaji* est aussitôt posé à terre devant la porte de la hutte d'épreuve. Le chef du *kela* continue la série de ses interjections auxquelles les *zengelele* répondent toujours avec ensemble :

<i>Na mumbanda zè !</i>	Réponse : <i>zè !</i>
<i>Ngandu a gitamba zè !</i>	<i>zè !</i>
<i>Gabagu zè !</i>	<i>zè !</i>
<i>Mushigo wa gaji zè !</i>	<i>zè !</i>
<i>Landamana zè !</i>	<i>zè !</i>
<i>Na munzwenge zè !</i>	<i>zè !</i>
<i>Na mutumbwa zè !</i>	<i>zè !</i>
<i>Gashiungu-shiungu ludenu !</i> Rép. des <i>zengelele</i> : « <i>Gishodi dia kokonyi wâ â !</i> »	

⁽¹⁾ *Zè*, voudrait dire : « Déposez, posez à terre ». Le sens de la plupart des expressions nous échappe. *Mushigo* désigne le piège à poissons; *mutumbwa*, l'étoile du matin; *munzwenge*, en langage *mungonge*, désigne la fourmilière

Un des *zengelele* est entré dans la case tenant une corde liée au *gaji*; un autre *zengelele*, le *gilolo gia kela*, prend une forte pièce de bois et, comme au *mungonge*, frappe le sol à plusieurs reprises en criant :

« *Sha supula! sha supula no mwana!* »

Le long hululement des ancêtres y répond, poussé cette fois par le seul initié dans la hutte; cette réponse est saluée immédiatement à l'extérieur par le battement des tambours (les trois *ngoma*, tambours à peau, et le grand tambour de bois, trapézoïdal, *gikuvu*, comme au *mungonge*) et le chant des *zengelele*; rythme, musique et chants sont ceux du *mungonge*. L'initié dans la hutte tire la corde à lui; pour les femmes et non-initiés qui regardent de loin, il semble que le *gaji* est entré dans la hutte en réponse à la voix des ancêtres.

Tout est désormais prêt pour l'épreuve; l'obscurité va tomber; les *zengelele* déposent les palmes sur le toit de la hutte et rentrent chez eux manger et boire le vin de palme que les candidats, *batwadi twa kela* doivent leur offrir: deux calebasses de vin de palme chacun.

Vers huit heures du soir, le village se rassemble autour du feu allumé devant la hutte, près des tambours et tous dansent en cercle.

Après un temps, on entend les mêmes cris qu'en *mungonge*: *Maimbi munjimbié*: « Les non-initiés dans les cases ! »

Les *zengelele* restent seuls avec les *batwadi twa kela* et l'épreuve commence. Deux initiés pénètrent dans la *kikumbu*, allument le feu, y jettent les herbes du *gaji* éventré. Malgré la terre accumulée sur le toit et les parois de la hutte, *kikumbu*, des filets de fumée épaisse ne tardent pas à filtrer de tous côtés. Les *zengelele* restés à

appelée en langage ordinaire, *ginjinji*. Il sera question de *ngandu a gitamba* et *landamana* par la suite; *gashiuungu-shiungu* et *gishodi dia kokonyi* désignent, en langue *mungonge*, le coq que les candidats doivent offrir aux *zengelele*.

l'extérieur, tout en chantant au rythme des tambours, saisissent les rameaux et rabattent la fumée vers la case ; ils ne cesseront de le faire toute la nuit, chantant et jetant de la terre sur les interstices révélés par les filets de fumée.

Ils chantent : *Wa ! wadila wa ! zengelele mulembu wa !* : « Wa ! il pleure, zengelele pitié ! ». Il se fait une pose dans le chant et le *gilolo gia kela* saisit la pièce de bois appelée *gakundamana*, frappe le sol, entonnant un chant de *mungonge* que les *zengelele* reprennent :

*Tulu mutamega muʃwa mungonge
vumbi ya mungonge yataya â, natumbe mungonge.*

« Nous appelons le mort du *mungonge*,
les morts du *mungonge* répondent, faisons un *mungonge* ».

De l'intérieur de la hutte et, au loin, de la brousse, se fait de nouveau entendre la réponse plaintive des ancêtres.

Le *mwani dikumbu* fait entrer deux *batwadi*, deux candidats, dans la hutte et on referme la porte. Ils restent quelques minutes (1) à leur premier passage. Très vite (actuellement), les *zengelele* à l'intérieur qui surveillent les candidats crient : *Mulembwe, mulembwe !* : « Pitié ! pitié ! »

On laisse sortir les deux candidats qui sont remplacés par deux autres ; le roulement se poursuivra pendant toute la nuit, les temps d'épreuves s'allongeant progressivement.

Mais les deux initiés qui sont entrés au début allumer le feu, y resteront toute la nuit, ou du moins n'en sortiront qu'après des heures et pour un court repos, manifestement peu incommodés par leur séjour dans la fumée.

Ce sont des spécialistes en possession d'un entraînement

(1) Quand on veut être sûr d'éviter tout accident, environ deux minutes en moyenne, comme nous avons pu le chronométrier à Ngashi. Sinon il faut quelquefois ranimer les sortants en leur jetant de l'eau sur la tête et la poitrine.

et peut-être aussi d'un secret ou d'un stratagème. Le chef KIANZA de Ngashi nous dit :

« Si toi tu entres là dedans, tu mourras ».

Le secret, d'après lui, que seuls certains initiés maîtrisent après une longue pratique, consiste à respirer très faiblement et à travers une peau de pintade ou de jeune macaque. Les Pende y ont acquis une maîtrise qu'aucun de leurs voisins ne cherche à leur disputer.

Dès que le soleil se lève, l'épreuve d'asphyxie prend fin ; tous se dirigent vers la rivière et se lavent. A quelque distance, dans la rivière, un *zengelele*, le corps bariolé de blanc et de rouge, est couché à demi immergé sur une claire de branchages (*gitamba*) supportée par des piquets ; il est étendu sur le dos, tenant dans chaque main un grand couteau de chef à deux tranchants ou couteau d'exécution, *pogo ya kusa* ou *pogo ya kabenda* ; quelquefois ses joues ou lèvres sont percées de flèches, ce qui lui vaut le nom de *kibatshi* ou *githiaba*.

Il représente et porte le nom de *ngandu ya gitamba* : crocodile sur la claire. On dit aux *twadi* d'aller un à un lui toucher le nombril ou de déposer un caillou sur le ventre. Il se laisse faire par quelques-uns ; mais soudain saute sur l'un d'eux, l'immerge et disparaît. Jadis, dit-on, il frappait de ses couteaux. Un *zengelele* a mis plus loin une nasse à poissons dans la rivière. On dit aux *twadi* de la rechercher ; celui qui la trouve est traité de voleur et battu par le propriétaire.

Pendant que les *twadi* s'approchent un à un de l'homme-crocodile et passent devant lui, les *zengelele* chantent, accompagnés de deux *ngoma* :

Wa ! ngandu ya itamba â â ! wa ! landamana gu kiao : « Wa ! le crocodile sur les branches, le *landamana* (?) dans l'eau ».

Vient encore l'épreuve des fourmis : on remonte sur le plateau, à quelque distance de la rivière. Là des blocs de fourmilières (d'une grande fourmi rouge très méchante) ont été liés deux à deux par des lianes ; ce sont les *munzwenge*. Le lien est passé autour du cou du candidat, les fourmilières lui battant les flancs. On lui donne une grosse pierre à porter des deux mains jusqu'à la rivière ; il est ainsi sans défense contre les fourmis qui l'assailtent. Il doit s'avancer entre deux rangées de *zengelele* qui brisent et effritent des morceaux de fourmilières au-dessus de sa tête, la couvrant de fourmis.

Il s'efforce d'atteindre au plus vite la rivière où, après avoir jeté son fardeau, il plongera lui-même.

Parfois l'épreuve de l'homme-crocodile est placée après celle-ci. Le candidat, à peine débarrassé des bestioles qui l'attaquaient, est dirigé dans l'eau vers ce nouveau danger.

Cette série d'épreuves matinales terminée, le soleil est déjà haut dans le ciel. Les nouveaux initiés offrent un repas aux anciens. Ils amènent une chèvre que l'on partage comme suit : tête et cou pour les joueurs de *ngoma* et *gikuvu*, le dos pour le chef de *kela*, une cuisse pour le chef de village, s'il a assisté au *kela*. Le reste est partagé entre les *zengelele*. Ils apportent encore le gruau de manioc et deux calebasses de vin de palme chacun. Ils donneront en outre une poule pour le festin et des plumes de pintade, *geshia ya kanga*, aux anciens.

Les nouveaux initiés porteront chacun, comme les anciens, une plume de pintade piquée dans les cheveux du côté droit. Une ligne rouge sera tracée sur le front allant d'une tempe à l'autre et marquant le succès dans l'épreuve.

De même que le *mungonge* a son panier sacré, *sapu ya mungonge*, le *kela* a le sien appelé *mulembo a gaji* ; il contient du miel et serait suspendu au plafond du *gikumbu*, hutte d'asphyxie, pendant l'épreuve. Nous n'avons jamais pu l'apercevoir.

VI. Le *ghiwila* ou *tshiwila*.

Danse et épreuve qu'on appelle encore *mungonge* des femmes. Nous n'y avons jamais assisté et ne possédons que des descriptions laissées par F. VAN DE GINSTE et M. CORDEMANS, d'après des récits d'informateurs, semble-t-il, et non comme témoins directs.

Nous y retrouvons des caractères, des épreuves et le vocabulaire du *mungonge* et du *kela*. La *ghiwila* est donc pour les femmes l'équivalent à la fois du *mungonge* et du *kela*. On leur a épargné les épreuves violentes : coups de griffes, asphyxie ou suffocation, fourmis ; on leur a laissé tous les symboles.

On y retrouve le « repas de la nuit » pris au premier chant du coq et consistant en une boule de gruau présentée sur un bâton et à saisir avec les dents, repas suivi du serment de ne rien révéler aux non-initiés.

On y retrouve les ancêtres-crocodiles, armés de couteaux, que la candidate doit provoquer dans la rivière :

« Deux initiées, nous dit F. VAN DE GINSTE, bariolées de blanc et rouge, vont se placer dans l'eau, de façon que la tête seule émerge. Elles élèvent aussi les bras hors de l'eau et, dans chaque main, elles tiennent un couteau. Elles représentent les ancêtres. On leur met un mouchoir sur la tête, on les nomme *mikisi ya kiwila*. On appelle les candidates pour les leur montrer. Chacune, à tour de rôle, doit aller à l'eau et s'approcher lentement d'un *mikisi*, lui prendre doucement le bout du nez, en faire autant à l'autre, puis revenir... Elles retournent au village ; mais deux initiées les précédent, se couchent en travers du chemin où elles représentent deux cadavres. Les candidates arrivent, détournent les yeux, mais enjambent les cadavres pour continuer leur route... Elles font un trou dans lequel les initiées déposent un panier, *kosi*, puis elles tapent dessus au moyen d'un bâton. Les candidates sont invitées à venir voir ce panier qui pleure.

Ensuite elles font sur le sol une représentation en terre d'un crocodile, *ngandu*. La cheffesse du *kiwila*, *nambansa-kiwila*, montre alors aux candidates le langage secret : *tupukupuku*, oreilles, *tumiheho*, le nez, etc. ».

Le langage secret est identiquement celui du *mungonge*; il est probablement enseigné, comme nous l'avons vu faire pour les hommes, au *mungonge*, au moyen de dessins faits dans le sable, indiquant toutes les parties de l'homme et de la femme, l'étoile du matin, et en même temps que le *keta*, ou dessin d'origine du *mungonge* et *ghiwila*, que l'auteur oublie de mentionner.

M. CORDEMANS, parlant du *tshiwila* de Kulindji (*op. cit.*) dit :

« Le but de cette cérémonie n'est pas expliqué. On se fait initier pour connaître le *nkata* et pour pouvoir dire *tshiwila!* à quelqu'un qui veut voler quelque chose, ce qui l'empêche de le faire, et aussi parce que les *tunyama-nyamu* (nom des initiées) s'occupent de l'enferrement des initiées. Contrairement à ce qui se passe au *mungonge*, les candidates du *tshiwila* ne sont pas maltraitées ».

TABLE DES MATIÈRES

I. Généralités : caractères, extension, origine du <i>mungonge</i> et du <i>kela</i>	
1. Caractères	3
2. Extension	8
3. Légendes d'origine	12
4. Les noms <i>mungonge</i> et <i>kela</i>	14
5. Nos sources d'information	17
II. Le <i>mungonge</i>	
1. Danses et épreuve nocturne	25
2. Cérémonies et initiations des jours suivants	41
3. Les <i>matumbo a mungonge</i>	47
4. Rites de funérailles	49
5. Le tribunal du <i>mungonge</i>	53
III. Le <i>kela</i> ou <i>mungonge ya gu kela</i>	54
IV. Le <i>ghiwila</i> ou <i>tshiwila</i>	61

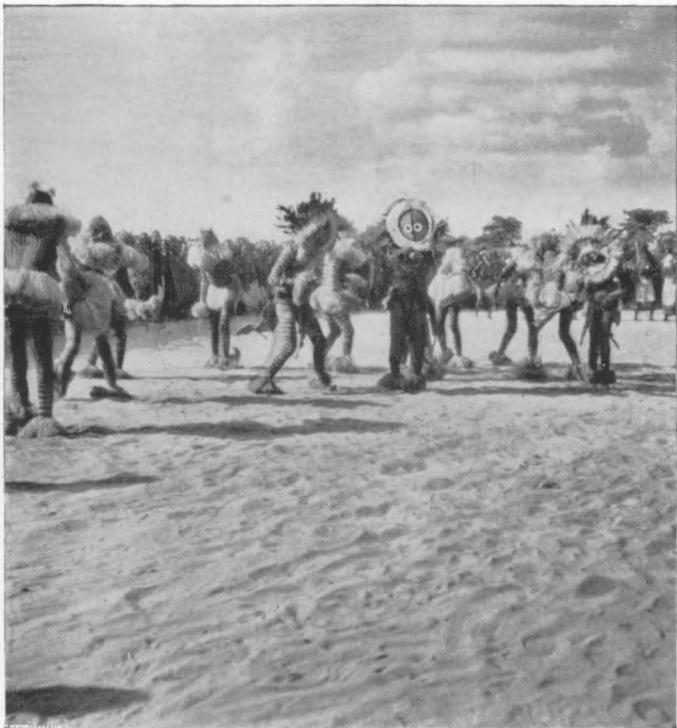


FIG. 9. — Dans un groupe de *minganji*, à Gungu, trois masques ou disques solaires, *gitenga*: ce disque est, soit entouré de plumes, soit prolongé en arrière d'une coiffe de plumes.
(Photo A. Scohy).



FIG. 10. — Case cheffale de Nyange (Pende du Kasai) surmontée du *tshimbungu*, hyène tachetée, aux taches stylisées en damier.



FIG. 11. — *Afwa Nzambi* attendant l'appel du *mukunda*.
(Photo André Cauvin. Copyright).



FIG. 12. — Candidats attendant prosternés pendant le chant du *mukunda*.
(Photo André Cauvin. Copyright).



FIG. 13. — Phase de l'approche, tous les striés, *ajiala*, réunis.
(Photo André Cauvin. Copyright).



FIG. 14. — Phase de l'approche à quatre pattes, « en balançant la tête comme des moutons ».
(Photo André Cauvin. Copyright).



FIG. 15. — La danse assise. Mukunda-Gayanda passe devant les danseurs en chantant.
(Photo André Cauvin. Copyright).



FIG. 16. — Phase initiale de l'approche des ancêtres en rampant ou par bonds de crapauds. La file des *afwa Nzambi*, serpents, vers la place de danse. « Blanchis » et « striés » sont mêlés.
(Photo A. Scohy).

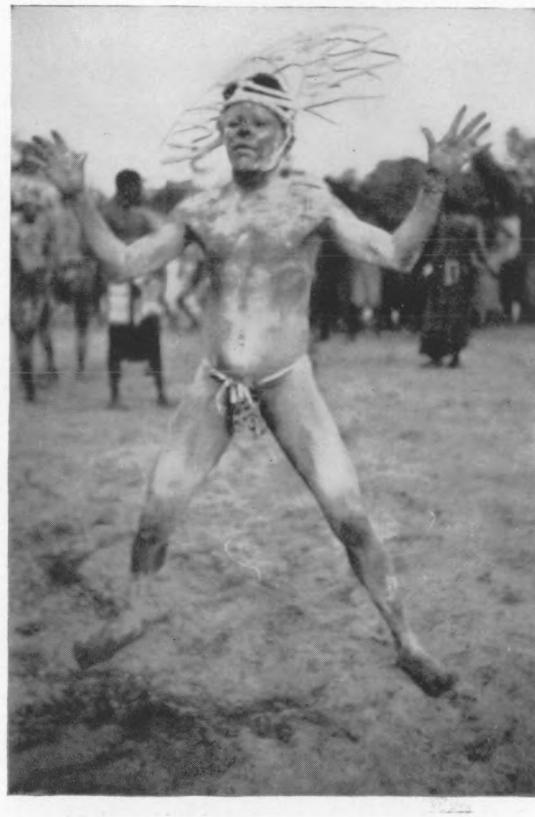


FIG. 17. — Deuxième phase de la danse : debout, un *mitemba*, « blanchi », imitant le vautour, *kimunga*, se balançant les ailes ouvertes. (Photo A. Scohy).



FIG. 18. — Hommes du chœur venant danser en face de la ligne des *afwa Nzambi* et devant les candidats toujours prosternés.

(Photo André Cauvin. Copyright).



FIG. 19. — *Mukunda*, tenant un marteau (au lieu du manche traditionnel) de la main gauche, les *tungonge* de la main droite, deux chefs à sa droite, dansant en face des *afwa Nzambi*, mais derrière les candidats. Deux autres chefs sont assis derrière, avec le chœur ; les tambours sont sur la droite.

(Photo André Cauvin. Copyright).



FIG. 20. — Les *afwa Nzambi* bousculent et frappent les candidats.
(Photo André Cauvin. Copyright).



FIG. 21. — Les *afwa Nzambi* bousculent et frappent les candidats.
(Photo André Cauvin. Copyright).

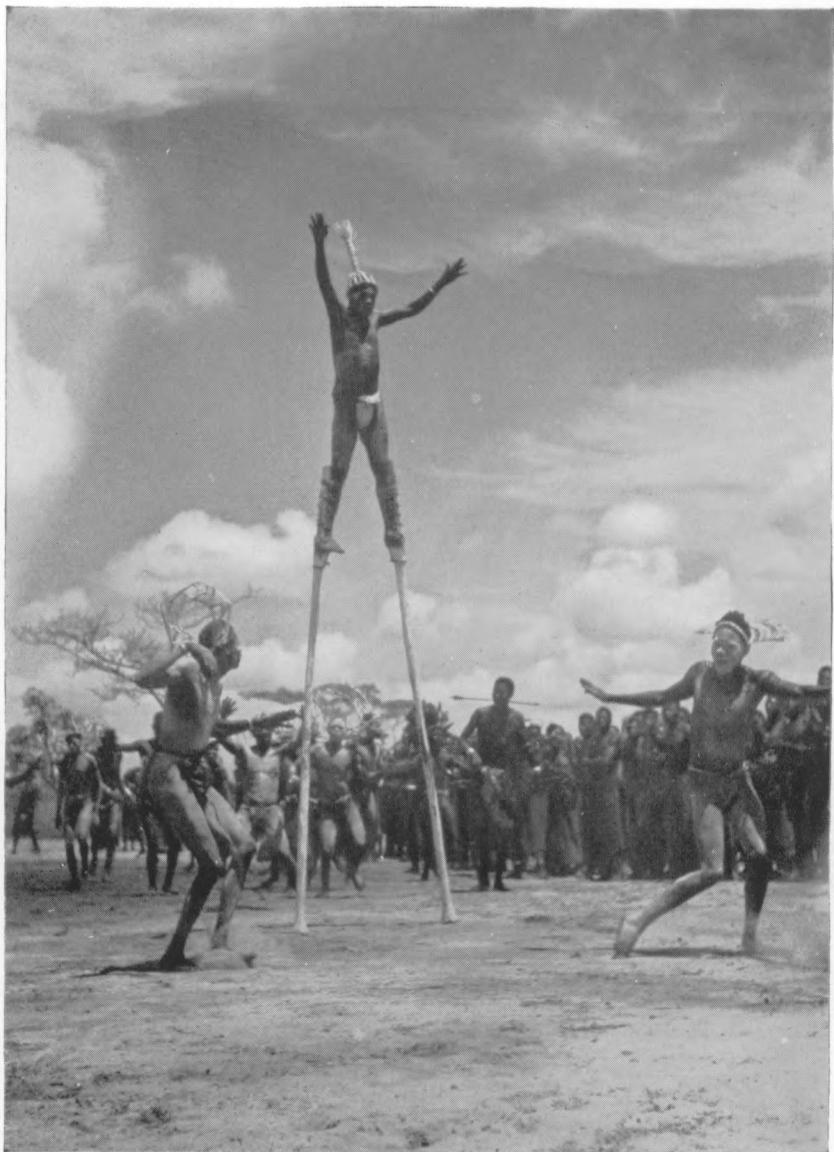


FIG. 22. — Arrivée de l'échassier marquant la fin de la nuit d'épreuve.
(Photo André Cauvin. Copyright).



FIG. 23.— Kibatshi des Kahungu avec la plume rouge de touraco dans les cheveux.



FIG. 24.— SHA-SAMBA, chef du *mungonge* de Totshi en grand costume : le chapeau, *gayanda*, sur la tête, le *mubalo* ou cercle du manteau passé au cou.

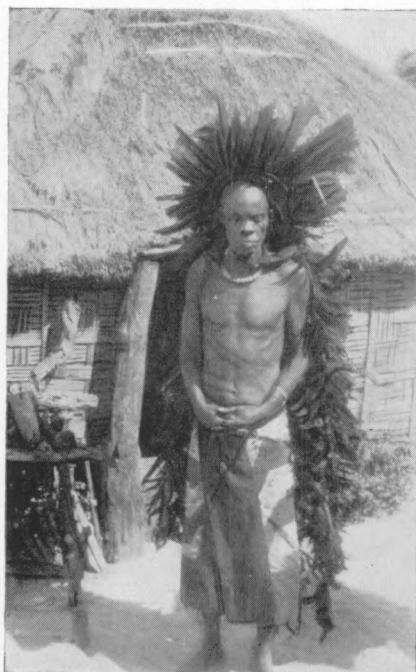


FIG. 25.— Le même.



FIG. 26.— Le même, revêtu du seul manteau, *qikuma*, dont le *mubalo* est passé sur la tête.



FIG. 27. — *Ghiwila*: le cadavre de *ghiwila* dessiné dans le sable est expliqué aux candidates après la nuit d'épreuve. (Photo A. Scohy).



FIG. 28. — Tombe de membre du *mungonge* à Kilamba : une petite hutte couvre les *matumbu*; des épis de maïs jonchent le sol.



FIG. 29. — *Ghiwila* : les hommes étant sévèrement confinés dans les cases, ce sont les femmes qui jouent du tambour à peau et du tambour de bois. On aperçoit également une calebasse-bruiteur. On se rend compte d'après les enregistrements que les femmes sont moins expertes que les hommes ; le rythme de l'orchestre est moins vigoureux. (*Photo A. Scohy*).



FIG. 30. — *Ghiwila* : les candidates prosternées (*Photo A. Scohy*).

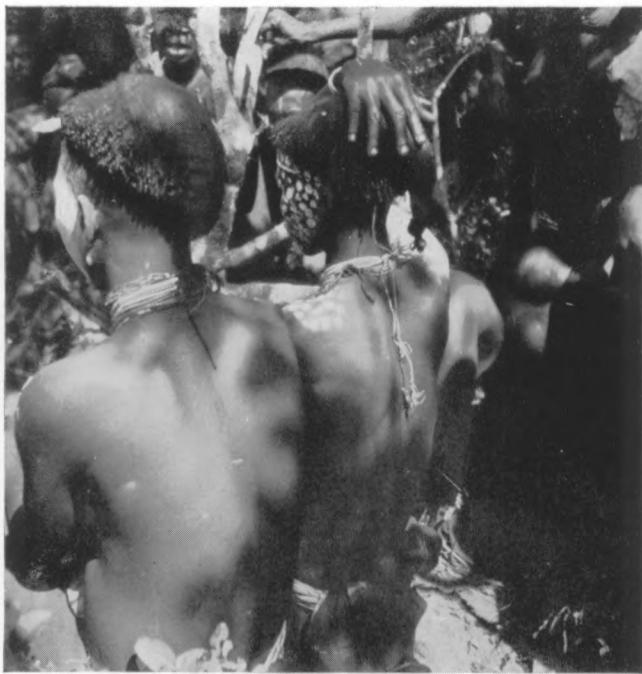


FIG. 31. — *Ghiwila* : les candidates au cours de la cérémonie sont enduites de *pembe*, kaolin, dessins qui seront ensuite effacés. (Photo A. Scohy).



FIG. 32. — *Ghiwila* : le cadavre de *ghiwila*. Comme pour le dessin du *mun-gonge*, nombril et sexe sont bien marqués et particulièrement importants. (Photo A. Scohy).

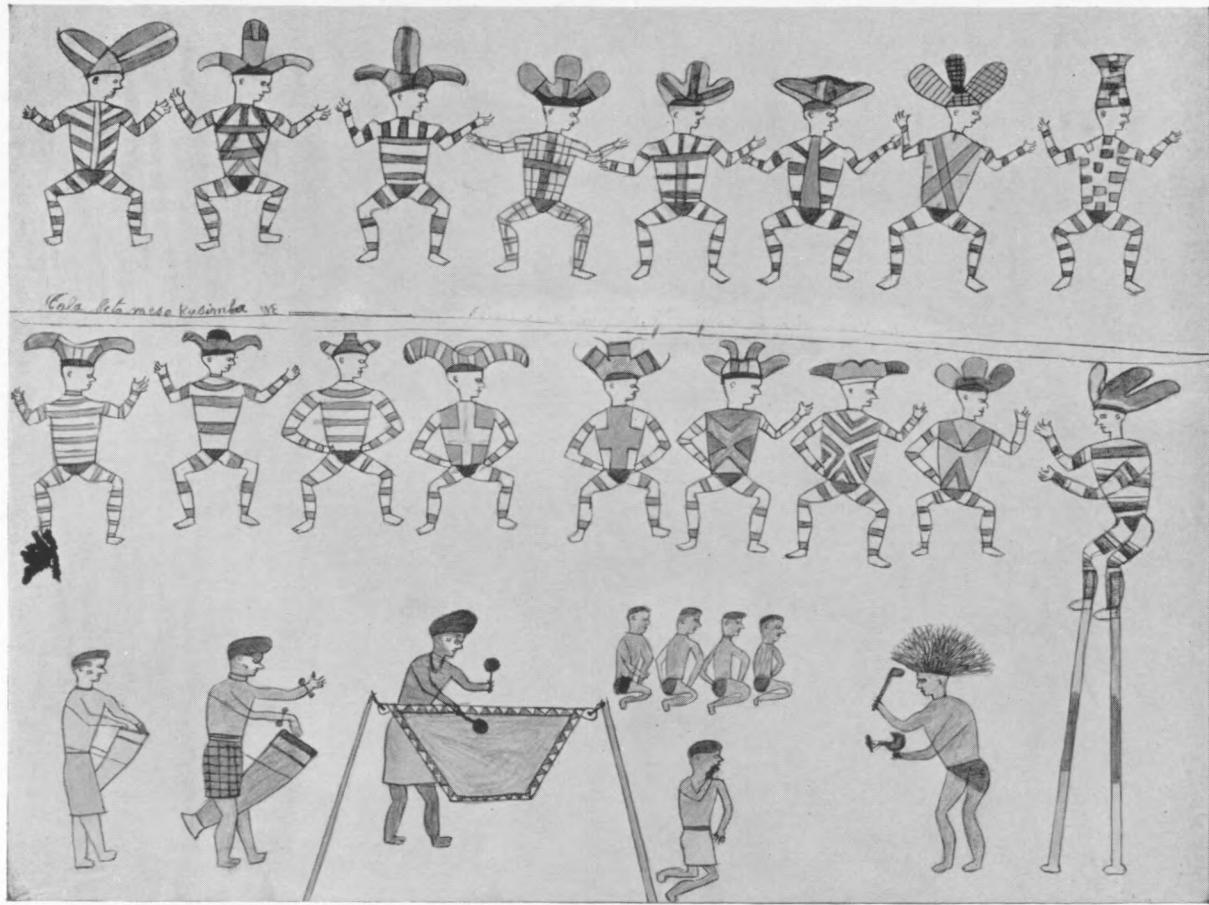


FIG. 33. — *Mungonge* vu par un écolier de la chefferie Kahungu : Mukunda-Gayanda tient d'une main le coq à offrir aux ancêtres, de l'autre, la lance d'herminette ou de houe dont il frappera le sol pour les appeler. Noter les *tungonge* aux bras d'un joueur de tambour. Les candidats sont placés devant le *gikuvu*; sur un dessin, il n'y en a qu'un seul.

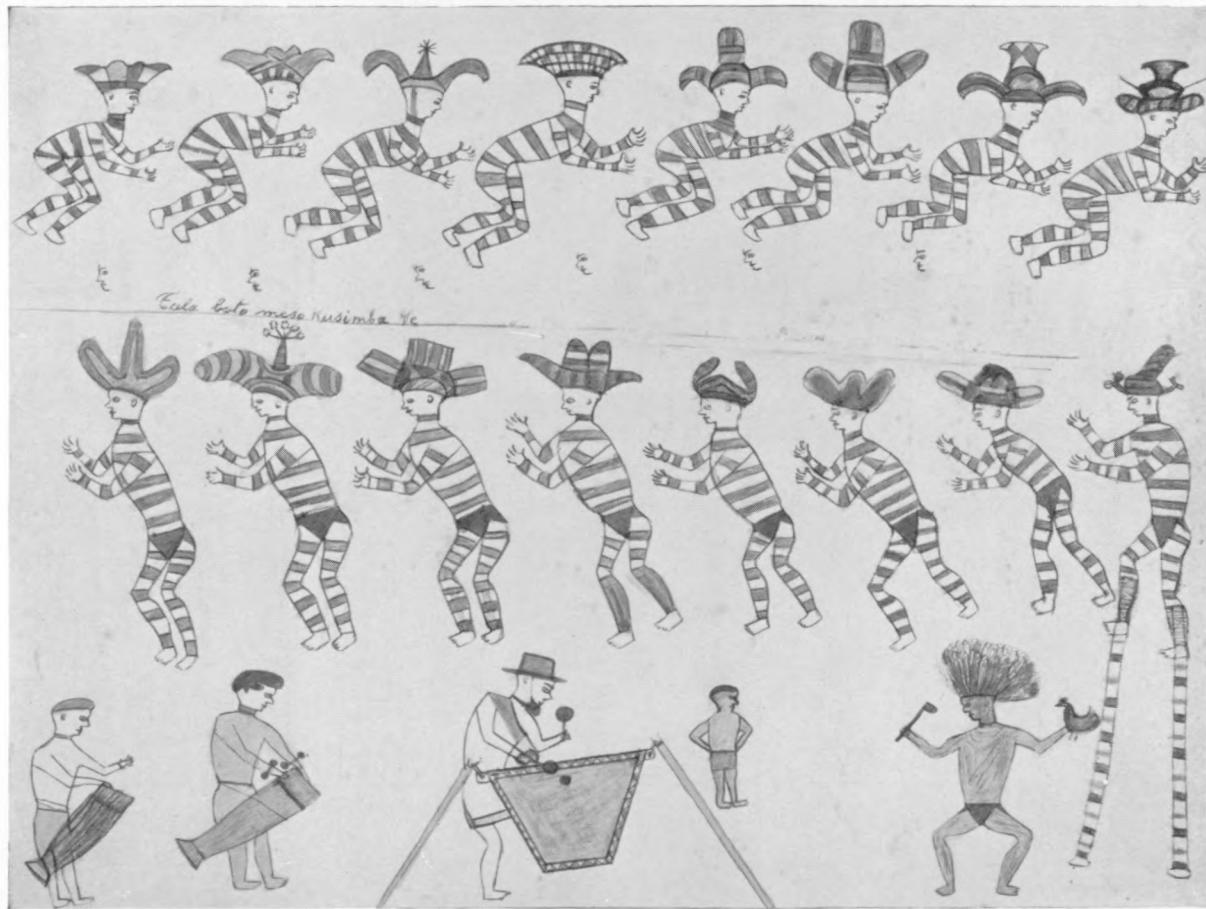


FIG. 34. — *Mungonge* vu par un écolier de la chefferie Kahungu (cf. fig. 33).

ÉDITIONS J. DUCULOT, S. A., GEMBLOUX (*Imprimé en Belgique*).